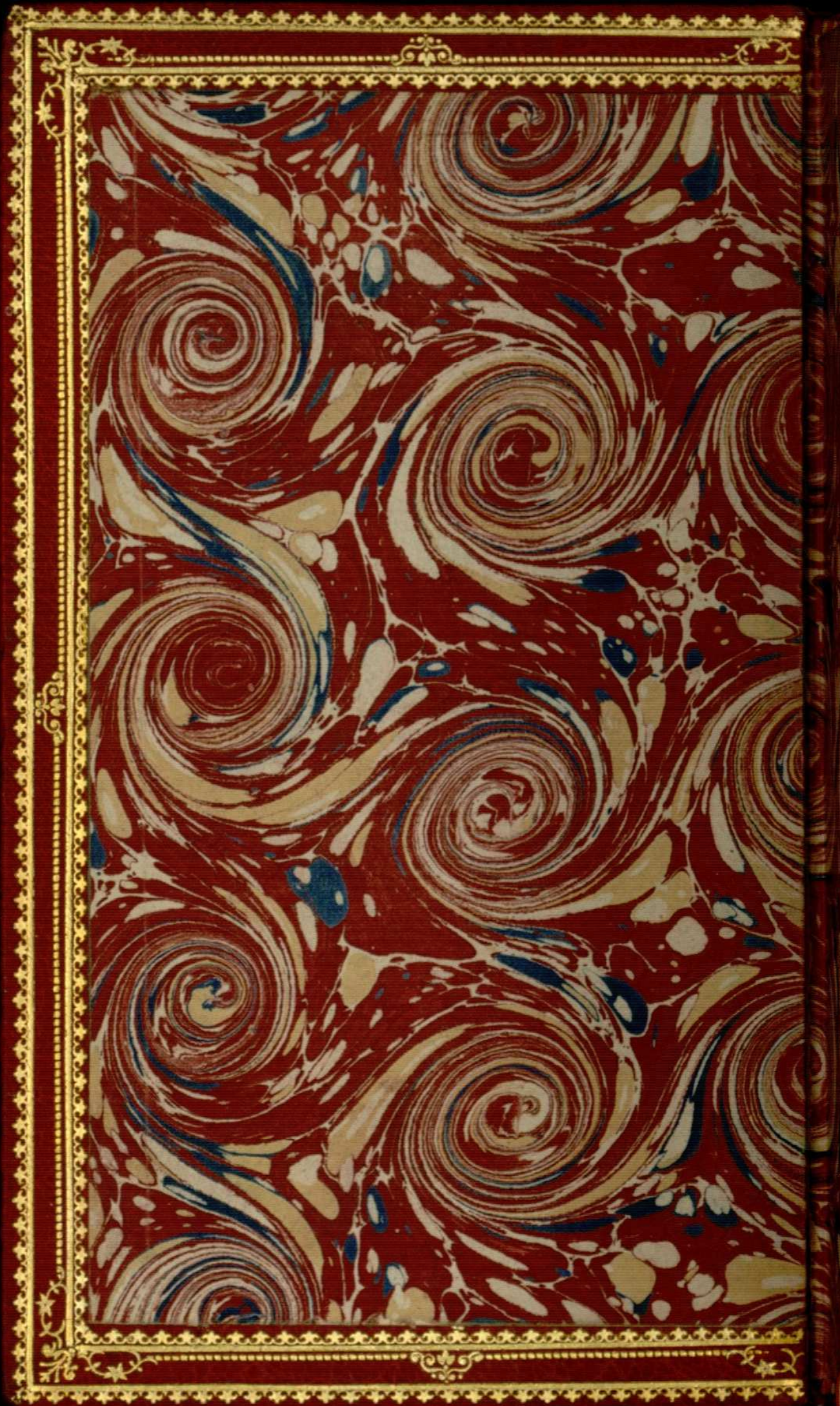








154. 9. 48.



UNIVERSITÉS DE PARIS
BIBLIOTHÈQUE DE LA SORBONNE

13, RUE DE LA SORBONNE - 75257 PARIS CEDEX 05
TEL: 01 40 46 30 27 - FAX: 01 40 46 30 44

Inv.

SIGB

Sibil

1784733

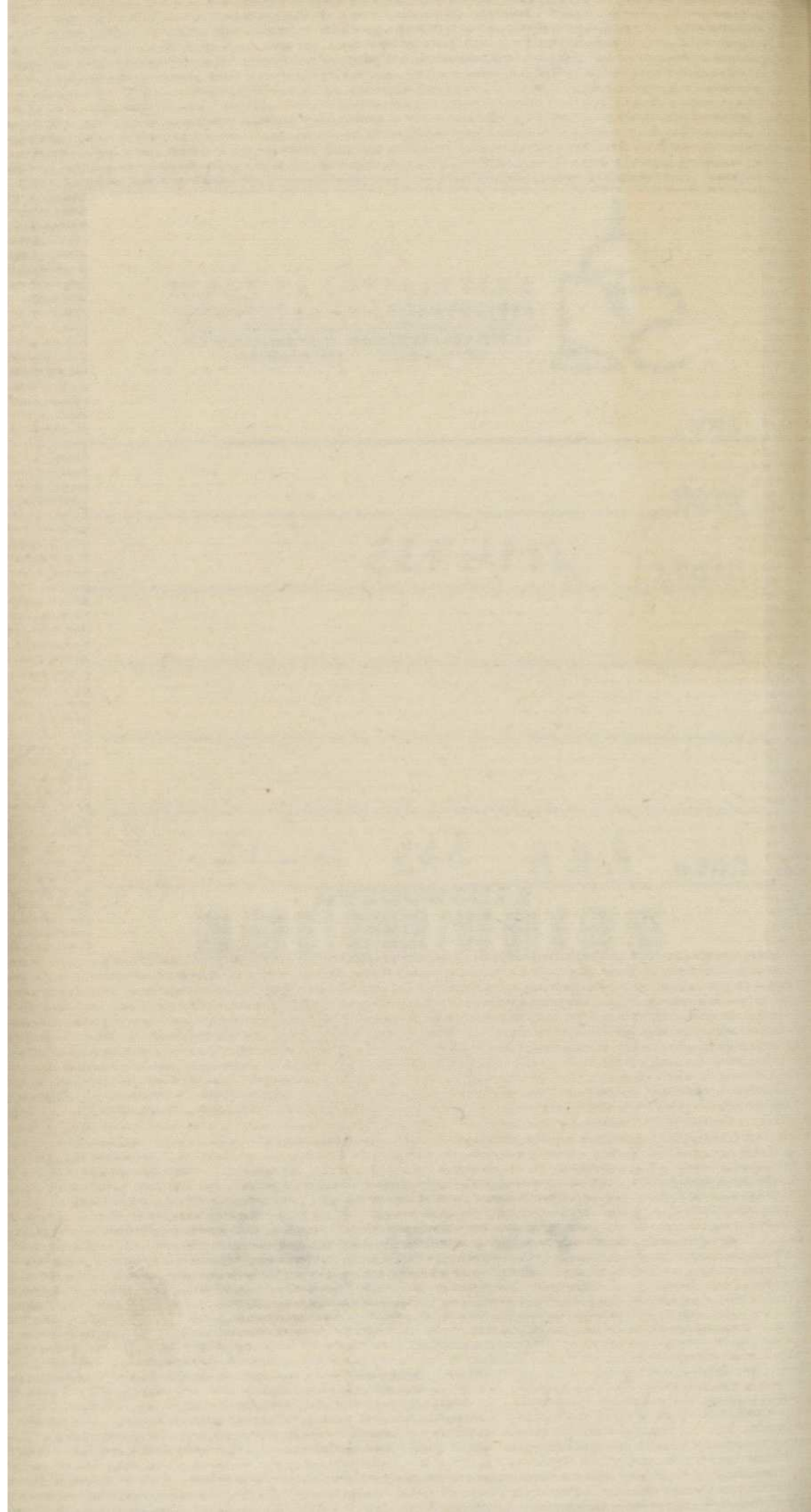
SU

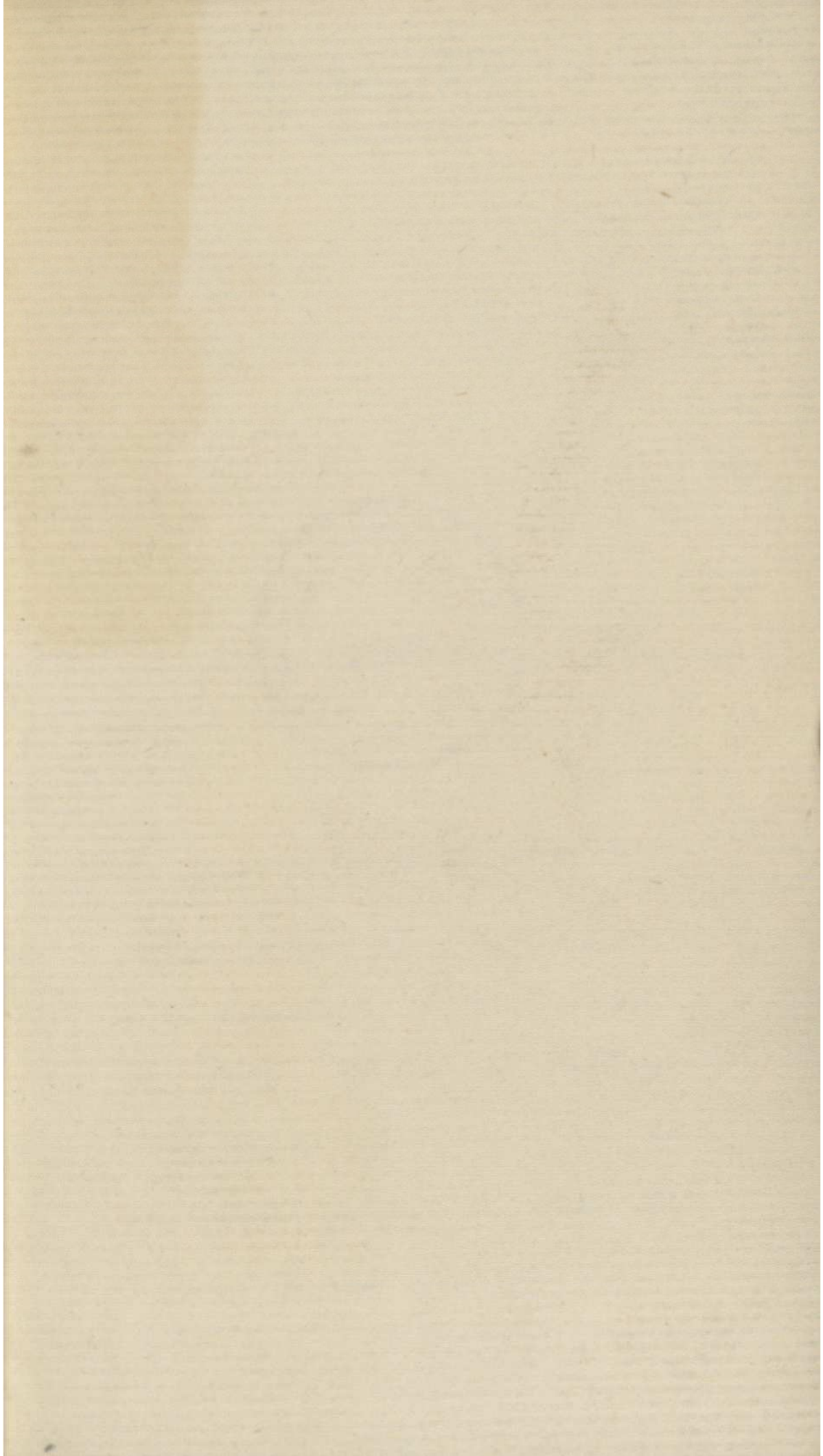
Cote

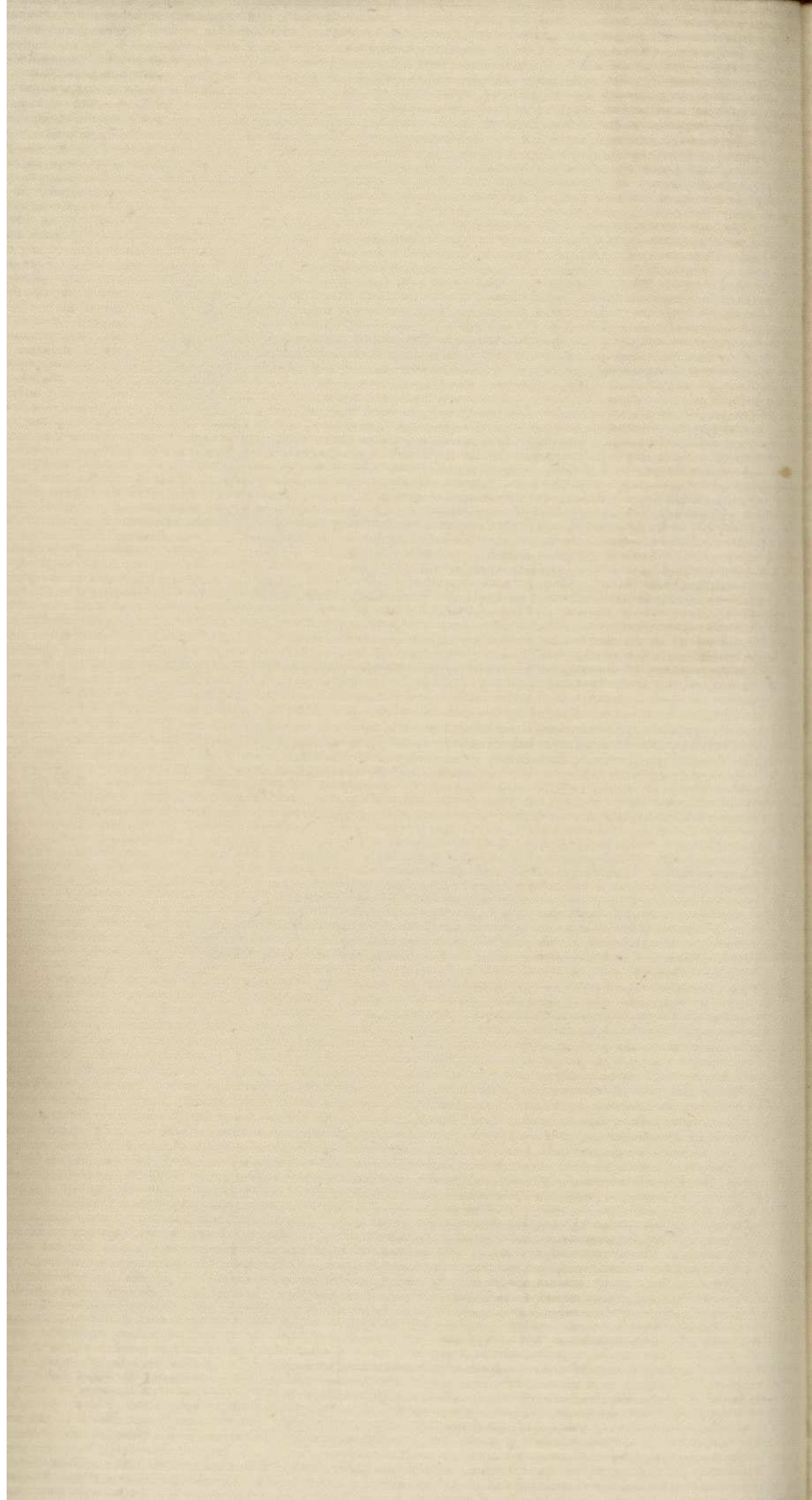
RAA 333 in-12

1153506288









R. 1. 1. 1. 1.

1. 1. 1. 1.



The University of Toronto

1827

1827

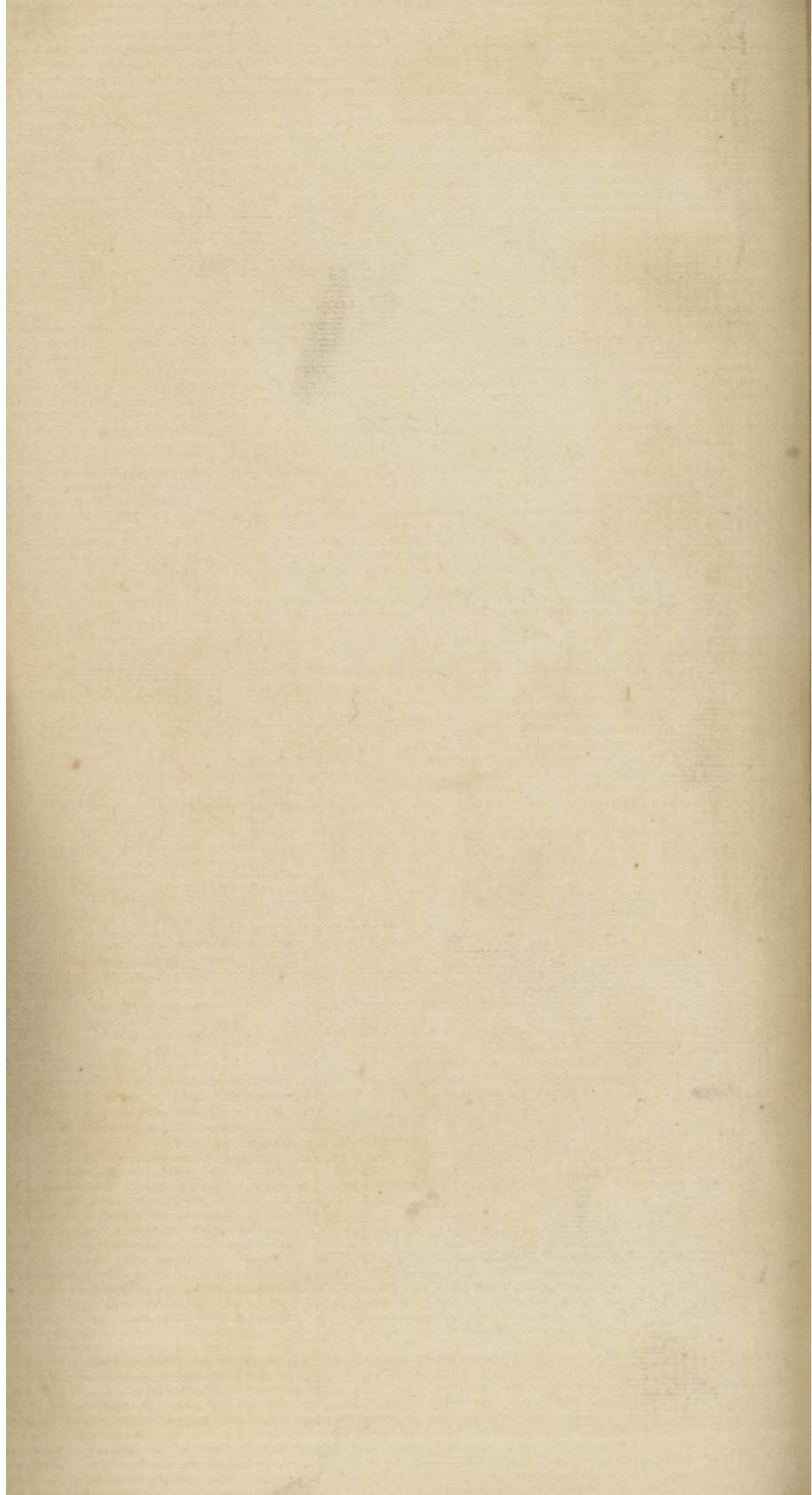
1827

1827

1827

1827

1827



R. ra. 333
in-12

7149



La gravure est de Fr. Chauveau.

Cette édition de 1665 reproduit,
avec corrections, l'é.d. princeps
de 1663. Cf. Lacroix, Bibliogr.
Moliéresque, p. 10, qui cite un
exemplaire portant le nom du
libraire Gabriel Guinet (1665).



La présente est le titre de
Cette édition de 1667 reproduit
une édition de 1667. Paris
de 1667. Le titre de l'ouvrage
est le même. Il se trouve en
exemplaire dans la bibliothèque
de la Faculté de Médecine (1667)





F.C. fec.

(L'ESCOLE DES FEMMES.)

L.F. 8. #. 409.

L'ESCOLE
Coll. Paris. DES Societ. Jesu
FEMMES,
COMEDIE.

Par I. B. P. MOLIERE.



PARIS,
Chez LOUIS BILLAINE, au Palais, au
second Pilier de la grand' Salle, à la Palme,
& au grand Cesar.

M. DC. LXV.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

L. F. O. H. 109.

Coll. Bonn. 109.



A

MADAME.



ADAME,

*Je suis le plus embarrassé homme
du monde, lors qu'il me faut dédier
un Liure, & ie me trouue si peu fait
au style d'Epistre Dedicatoire, que ie
ne sçay par où sortir de celle-cy. Un
autre Autheur, qui seroit en ma pla-
ce, trouueroit d'abord cent belles cho-
ses à dire de VOSTRE ALTESSE*

à iij

EPISTRE.

ROYALE, sur le titre de L'ESCOLE
DES FEMMES, & l'offre qu'il vous
en feroit. Mais pour moy, MADAME,
ie vous auoüe mon foible. Je ne
sçay point cét art de trouuer des rap-
ports entre des choses si peu propor-
tionnées; & quelques belles lumieres,
que mes Confreres les Autheurs me
donnent tous les iours sur de pa-
reils sujets, ie ne voy point ce que
VOSTRE ALTESSE ROYALE
pourroit auoir à démesler avec la Co-
medie que ie luy presente. On n'est
pas en peine, sans doute, comment il
faut faire pour vous loüer. La matie-
re, MADAME, ne saute que trop
aux yeux, & de quelque costé qu'on
vous regarde, on rencontre Gloire sur
Gloire, & qualitez sur qualitez.

EPISTRE.

Vous en avez, MADAME, du costé du rang, & de la naissance, qui vous font respecter de toute la terre. Vous en avez du costé des Graces, & de l'Esprit, & du Corps, qui vous font admirer de toutes les personnes, qui vous voyent. Vous en avez du costé de l'ame, qui, si l'on ose parler ainsi, vous font aymen de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de vous : Je veux dire cette douceur pleine de Charms, dont vous daignez temperer la fierté des grands titres que vous portez ; cette bonté toute obligeante ; cette affabilité genereuse, que vous faites paroistre pour tout le monde : Et ce sont particulièrement ces dernieres pour qui ie suis, & dont ie sens fort bien que ie ne me pourray taire.

EPISTRE.

quelque iour. Mais encore une fois,
MADAME, ie ne sçay point le biais
de faire entrer icy des veritez si écla-
tantes, & ce sont choses, à mon ad-
uis, & d'une trop vaste estendue, &
d'un merite trop releué, pour les vou-
loir renfermer dans une Epistre, &
les mesler avec des bagatelles. Tout
bien considéré, MADAME, Ie ne
voy rien à faire icy pour moy, que
de vous Dédier simplement ma Co-
medie, & de vous assurer avec tout
le respect, qu'il m'est possible, que
ie suis de VOSTRE ALTESSE
ROYALE,

MADAME,

Le tres-humble, tres obeïssant,
& tres obligé seruiteur,
I. B. P. MOLIER.



P R E F A C E.

DI EN des gens ont frondé d'abord cette Comedie : mais les rieurs ont esté pour elle, & tout le mal qu'on en a pû dire, n'a pû faire qu'elle n'ait eu vn succez, dont ie me contente. Je sçay qu'on attend de moy, dans cette impression, quelque Preface, qui réponde aux censeurs, & rende raison de mon Ouvrage ; & sans doute que ie suis assez redeuable à toutes les personnes qui luy ont donné leur approbation, pour me croire obligé de deffendre leur iugement, contre celuy des autres : mais il se trouue qu'une grande partie des choses que i'aurois à dire sur ce sujet, est déjà dans vne Dissertation que i'ay faite en Dialogue, & dont ie ne sçay encore ce que ie feray. L'idée de ce Dialogue, ou si l'on veut, de cette petite Comedie, me vint après les deux ou trois premieres representations de ma Piece. Je la dis cette idée dans vne maison où ie me trouuay vn soir, & d'abord vne personne de qualité, dont l'esprit est assez connû dans le monde, & qui me fait l'honneur de m'aymer, trouua

P R E F A C E.

le projet assez à son gré, non seulement pour me solliciter d'y mettre la main, mais encore pour l'y mettre luy-mesme; & ie fus estonné que deux iours après il me monstra toute l'affaire exccutée, d'une maniere, à la verité, beaucoup plus Galante, & plus Spirituelle, que ie ne puis faire, mais où ie trouuay des choses trop aduantageuses pour moy; & i'eus peur, que si ie produisois cét Ouurage sur nostre Theatre, on ne m'accusast d'abord d'auoir mendié les loüanges, qu'on m'y donnoit. Cependant cela m'empescha, par quelque consideration, d'acheuer ce que i'auois commencé. Mais tant de gens me pressent tous les iours de le faire, que ie ne sçay ce qui en sera, & cette incertitude est cause, que ie ne mets point dans cette Preface, ce qu'on verra dans la Critique, en cas que ie me resoluë à la faire paroistre. S'il faut que cela soit, ie le dis encore, ce sera seulement pour vanger le public du chagrin delicat de certaines gens; car pour moy ie m'en tiens assez vangé par la Reüffite de ma Comedie, & ie souhaite que toutes celles que ie pourray faire, soient traittées par eux, comme celle-cy, pourueu que le reste suiue de mesme.

tr
c
c
c
c
s
s
is
in
co
n
l
di
m
c
u
on
e
el
u
er
e
i
ai
cy

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LES PERSONNAGES.

ARNOLPHE, Autrement Monsieur
de la Souche.

AGNES, Jeune Fille innocente
élevée par Arnolphe.

HORACE, Amant d'Agnés.

ALAIN, Payfan , valet d'Ar-
nolphe.

GEORGETTE, Payfanne , seruante
d'Arnolphe.

CHRYSAUDE, Amy d'Arnolphe.

ENRIQUE, Beau-frere de Chry-
salde.

ORONTE, Pere d'Horace , &
grand amy d'Ar-
nolphe.

La Scene est dans une place de Ville.

L'ESCOLE



L'ESCOLE
DES
FEMMES,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHRISALDE, ARNOLPHE.

CHRISALDE.

O v s venez , dites-vous , pour luy
donner la main ?

ARNOLPHE.

Oüy , ie veux terminer la chose dans
demain.

CHRISALDE.

Nous sommes icy seuls , & l'on peut , ce me semble,
Sans craindre d'estre ouïs , y discourir ensemble.

A

2 L'ESCOLE DES FEMMES,

Voulez-vous qu'en Amy ie vous ouure mon eœur?
Vostre dessein, pour vous, me fait trembler de peur;
Et de quelque façon que vous tourniez l'affaire,
Prendre Femme, est à vous vn coup bien temeraire.

ARNOLPHE.

Il est vray, nostre Amy. Peut-estre que chez vous
Vous trouuez des sujets de craindre pour chez nous;
Et vostre front, ie croy, veut que du Mariage,
Les Cornes soient par tout l'infailible apanage.

CHRISALDE.

Ce sont coups du Hazard, d'ot on n'est point garands;
Et bien sot, ce me semble, est le soin qu'on en préd.
Mais quand ie crains pour vous, c'est cette raillerie
Dont cent pauures Maris ont souffert la furie:
Car enfin vous sçauiez, qu'il n'est grands, ny petits,
Que de vostre Critique on ait veus garantis;
Que vos plus grands plaisirs sont, par tout où vous
estes,

De faire cent éclats des intrigues secrettes...

ARNOLPHE.

Fort bien: Est-il au monde vne autre Ville, aussi,
Où l'on ait des Maris si patients qu'icy?
Est-ce qu'on n'en voit pas de toutes les especes,
Qui sont accommodez chez eux de toutes pieces?
L'un amasse du bien, dont sa Femme fait part
A ceux qui prennēt soin de le faire Cornard. [fame
L'autre vn peu plus heureux, mais non pas moins in
Voit faire tous les iours des presens à sa Femme,
Et d'aucun soin jaloux n'a l'esprit combattu,
Parce qu'elle luy dit que c'est pour sa vertu.
L'un fait beaucoup de bruit, qui ne luy sert de guere
L'autre, en toute douceur, laisse aller les affaires,
Et voyant arriuer chez luy le Damoiseau,
Prend fort honnestement ses gands, & son manteau.

COMEDIE.

3

L'une de son Galant, en adroite Femelle,
Fait fausse confidence à son Espoux fidelle,
Qui dort en seurété sur vn pareil appas,
Et le plaint, ce Galant des soins qu'il ne perd pas.
L'autre, pour se purger de sa magnificence,
Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépense;
Et le mary benest, sans songer à quel jeu,
Sur les gains qu'elle fait, rend des graces à Dieu.
Enfin ce sont par tout des sujets de Satyre,
Et comme Spectateur, ne puis-je pas en rire?
Puis-je pas de nos Sots...

CHRISALDE.

Oüy : mais qui rit d'autrui,
Doit craindre, qu'en reuanche, on rie aussi de luy.
J'entens parler le monde, & des gens se délassent
Avenir debiter les choses qui se passent :
Mais quoy que l'on diuulgue aux endroits où ie suis,
Iamais on ne m'a veu triompher de ces bruits ;
I'y suis assez modeste ; & bien qu'aux occurrences
Je puisse condamner certaines tolerances ;
Que mon dessein ne soit de souffrir nullement,
Ce que quelques Maris souffrent paisiblement,
Pourtant ie n'ay iamais affecté de le dire ;
Car enfin il faut craindre vn reuers de Satyre,
Et l'on ne doit iamais jurer, sur de tels cas,
De ce qu'on pourra faire, ou bien ne faire pas.
Ainsi quant à mon frôt, par vn sort qui tout meinc,
Il seroit arriué quelque disgrâce humaine ;
Après mon precedé, ie suis presque certain
Qu'on se contentera de s'en rire sous-main ;
Et peut-estre qu'encore i'auray cét auantage,
Que quelques bonnes gens diront que c'est dōmage.
Mais de vous, cher Compere, il en est autrement,
Je vous le dis encor, vous risquez diablement.

4 L'ESCOLE DES FEMMES;

Comme sur les Maris accusez de souffrance,
De tout temps vostre langue a daubé d'importance,
Qu'on vous a veu contr'eux vn Diable déchaîné;
Vous deuez marcher droit, pour n'estre point bernés;
Et s'il faut que sur vous on ait la moindre prise,
Gare qu'aux Carrefours on ne vous tympanise,
Et...

ARNOLPHE.

Mon Dieu, nostre Amy, ne vous rourmêtez point;
Bien duppé qui pourra m'attraper sur ce poinct.
Je sçay les tours rusez, & les subtiles trames,
Dont, pour nous en planter, sçauët vser les Femmes,
Et comme on est dupé par leurs dexteritez;
Contre cét accident i'ay pris mes seuretez,
Et celle que i'épouse, a toute l'innocence
Qui peut sauuer mon front de maligne influence.

CHRISALDE.

Et que pretendez-vous qu'une Sotte, en vn mot...

ARNOLPHE.

Epouser vne Sotte, est pour n'estre point Sot.
Je crois, en bon Chrestien, vostre moitié fort sage;
Mais vne Femme habile est vn mauuais présage,
Et ie sçay ce qu'il couste à de certaines gens,
Pour auoir pris les leurs avec trop de talens.
Moy i'irois me charger d'une Spirituelle,
Qui ne parleroit rien que Cercle, & que Ruelle?
Qui de Prose, & de Vers, feroit de doux écrits,
Et que visiteroient Marquis, & beaux Esprits,
Tandis que, sous le nom du Mary de Madame,
Je serois comme vn Saint, que pas vn ne reclame?
Non, non, ie ne veux point d'un Esprit qui soit haut;
Et Femme qui compose, en sçait plus qu'il ne faut.
Je pretens que la mienne, en clartez peu sublime,
Même ne sçache pas ce que c'est qu'une Rime;

Et s'il faut qu'avec elle on jouë au Corbillon ,
Et qu'on vienne à luy dire, à son tour, qu'y met-on ?
Je veux qu'elle réponde, vne tarte à la crème ,
En vn mot, qu'elle soit d'une ignorance extrême ;
Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler ,
De sçauoir prier Dieu, m'aimer, coudre, & filer.

CHRISALDE.

Vne Femme stupide est donc vostre Marotte ?

ARNOLPHE.

Tant, que j'aimerois mieux vne laide, bien sotte,
Qu'une Femme fort belle, avec beaucoup d'esprit.

CHRISALDE.

L'esprit, & la beauté...

ARNOLPHE.

L'honnesteté suffit.

CHRISALDE.

Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une beste,
Puisse iamais sçauoir ce que c'est qu'estre honneste ?
Outre qu'il est assez ennuyeux, que ie croy ,
D'auoir toute sa vie vne beste avec soy ,
Pensez-vous le bien prendre, & que sur vostre idée
La seureté d'un front puisse estre bien fondée ?
Vne Femme d'esprit peut trahir son deuoir ;
Mais il faut, pour le moins, qu'elle ose le vouloir ;
Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire ,
Sans en auoir l'enuie, & sans penser le faire.

ARNOLPHE.

A ce bel argument, à ce discours profond,
Ce que Pantagruel à Panurge répond.
Pressez-moy de me joindre à Femme autre que
sotte ;

Preschez, patrocinez iusqu'à la Pentecoste ,
Vous serez ébahy, quand vous serez au bout ,
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.

A iij

Je ne vous dis plus mot.

ARNOLPHE.

Chacun a sa methode.

En Femme, cōme en tout, ie veux suiure ma mode,
 Je me voy riche assez, pour pouuoir, que ie croy,
 Choisir vne moitié, qui tiennetout de moy,
 Et de qui la soumise, & pleine dépendance,
 N'ait à me reprocher aucun bien, ny naissance.
 Vn air doux, & posé parmy d'autres enfans,
 M'inspira de l'amour pour elle, dès quatre ans :
 Sa Mere se trouuant de pauvreté pressée,
 De la luy demander il me vint la pensée,
 Et la bonne Païsanne, apprenant mon desir,
 A s'oster cette charge eut beaucoup de plaisir.
 Dans vn petit Couuent, loin de toute pratique,
 Je la fis éleuer, selon ma politique,
 C'est à dire ordonnant quels soins on employroit,
 Pour la rendre idiote autant qu'il se pourroit.
 Dieu mercy, le succès a suiuy mon attente,
 Et grande, ie l'ay veüe à tel poinct innocente,
 Que i'ay beny le Ciel d'auoir trouué mon fait,
 Pour me faire vne Femme au gré de mon souhait.
 Je l'ay donc retirée; & comme ma demeure
 A cent sortes de monde est ouuerte à toute heure,
 Je l'ay mise à l'écart, comme il faut tout préuoir,
 Dans cette autre Maison, où nul ne me vient voir;
 Et pour ne point gâter sa bonté naturelle,
 Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle.
 Vous me direz pourquoy cette narration ?
 C'est pour vous rendre instruit de ma précaution.
 Le resultat de tout, est qu'en Amy fidelle,
 Ce soir, ie vous inuite à souper avec elle :

Je veux que vous puissiez vn peu l'examiner,
Et voir, si de mon choix on me doit condamner.

CHRISALDE.

I'y consens.

ARNOLPHE.

Vous pourrez, dans cette conference,
Juger de sa personne, & de son innocence,

CHRISALDE.

Pour cét article là ; ce que vous m'avez dit,
Ne peut...

ARNOLPHE.

La verité passe encor mon recit—
Dans ses simplicité à tous coups ie l'admire,
Et par fois elle en dit, donc ie pâme de rire.
L'autre iour (pourroit-on se le persuader ?
Elle estoit fort en peine, & me vint demander,
Avec vne innocence à nulle autre pareille,
Si les enfans qu'on fait, se faisoient par l'oreille.

CHRISALDE.

Je me réjoüis fort, Seigneur Arnolphe...

ARNOLPHE.

Bon,

Me voulez-vous toujours appeller de ce nom?

CHRISALDE.

Ah ! malgré que i'en aye, il me vient à la bouche,
Et iamais ie ne songe à Monsieur de la Souche.
Qui diable vous a fait aussi vous auiser,
A quarante & deux ans de vous débaptiser ?
Et d'un vieux tronc pourry de vostre Métairie,
Vous faire dans le Monde vn nom de Seigneurie ?

ARNOLPHE.

Outre que la Maison par ce nom se connaît,
La Souche, plus qu'Arnolphe, à mes oreilles plaist.

A iiij

8 L'ESCOLE DES FEMMES,

CHRISALDE.

Quel abus, de quitter le vray nom de ses Peres
Pour en vouloir prendre vn basty sur des chimeres ?
De la pluspart des gens c'est la demangeaison ;
Et sans vous embrasser dans la comparaison ,
Je sçais vn Païsan, qu'on appelloit gros Pierre ,
Qui n'ayât, pour tout biẽ, qu'un seul quartier de ter-
Y fit tout à l'entour faire vn fossé bouibeux, [re,
Et de Monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

ARNOLPHE.

Vous pourriez vous passer d'exemples de la sorte :
Mais enfin de la Souche est le nom que ie porte ;
I'y vois de la raison , i'y trouue des appas ,
Et m'appeller de l'autre , est ne m'obliger pas.

CHRISALDE.

Cependant la pluspart ont peine à s'y foûmettre ,
Et ie voy mesme encor des adresses de Lettre...

ARNOLPHE.

Je le souffre aisément de qui n'est pas instruit ;
Mais vous...

CHRISALDE.

Soit. Là-dessus nous n'aurons point de bruit,
Et ie prendray le soin d'accoustumer ma bouche
A ne plus vous nommer que Monsieur de la Souche.

ARNOLPHE.

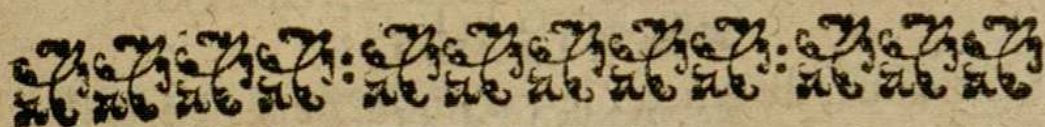
Adieu : Je frappe icy , pour donner le bon iour ,
Et dire seulement, que ie suis de retour.

CHRISALDE *s'en allant.*

Ma foy ie le tiens fou de toutes les manieres.

ARNOLPHE.

Il est vn peu blessé sur certaines matieres.
Chose étrange de voir , comme avec passion ,
Vn chacun est chauffé de son opinion !
Hola...



SCENE II.

ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

ALAIN.

Q Vi heurte ?

ARNOLPHE.

Ouurez. On aura, que ie pense,
Grande ioye à me voir, après dix iours d'absence.

ALAIN.

Qui va là ?

ARNOLPHE.

Moy.

ALAIN.

Georgette ?

GEORGETTE.

Hé bien ?

ALAIN.

Ouure là bas,

GEORGETTE.

Vas-y toy.

ALAIN.

Vas-y toy.

GEORGETTE.

Ma foy ie n'iray pas.

ALAIN.

Ie n'iray pas aussi.

ARNOLPHE.

Belle ceremonie.

Pour me laisser dehors. Hola ho, ie vous prie.

A v

10 L'ESCOLE DES EEMMES,
GEORGETTE.

Qui frappe ?

ARNOLPHE.

Vostre Maistre.

GEORGETTE.

Alain ?

ALAIN.

Quoy ?

GEORGETTE.

C'est Monsieur,

Ouvre viste.

ALAIN.

Ouvre, toy.

GEORGETTE.

Je souffle nostre feu.

ALAIN.

T'empesche, peur du Chat, que mon Moineau ne
sorte.

ARNOLPHE.

Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte,
N'aura point à manger de plus de quatre iours.

Ha.

GEORGETTE.

Par quelle raison y venir quand i'y cours ?

ALAIN.

Pourquoy plutôt que moy ? le plaissant stratagème !

GEORGETTE.

Oste-toy donc de là.

ALAIN.

Non, oste-toy, toy-même.

GEORGETTE.

Je veux ouvrir la porte.

ALAIN.

Et ie veux l'ouvrir, moy,

GEORGETTE.

Tu ne l'ouvriras pas.

ALAIN.

Ny toy non plus.

GEORGETTE.

Ny toy.

ARNOLPHE.

Il faut que i'aye icy l'ame bien patiente.

ALAIN.

Au moins c'est moy, Monsieur.

GEORGETTE.

Je suis vostre seruante ;

C'est moy.

ALAIN.

Sans le respect de Monsieur que voilà,

Je te...

ARNOLPHE *recevant un coup d'Alain.*
Peste.

ALAIN.

Pardon.

ARNOLPHE.

Voyez ce lourdau là.

ALAIN.

C'est elle aussi, Monsieur...

ARNOLPHE.

Que tous deux on se taise.

Songez à me répondre, & laissons la fadaïse.

Hé bien, Alain, comment se porte-t'on icy ?

ALAIN.

Monsieur, nous nous.... Monsieur, nous nous por....

Dieu mercy

Nous nous...

*Arnolphe oste par trois fois le Chapeau
de dessus la teste d'Alain.*

A vj

12 L'ESCOLE DES FEMMES,

ARNOLPHE.

Qui vous apprend, impertinente beste,
A parler deuant moy, le chapeau sur la teste?

ALAIN.

Vous faites bien, i'ay tort.

ARNOLPHE *à Alain.*

Faites descendre Agnès,
à Georg. Lors que ie m'en allay, fut-elle triste après?

GEORGETTE.

Triste? Non.

ARNOLPHE.

Non!

GEORGETTE.

Si fait.

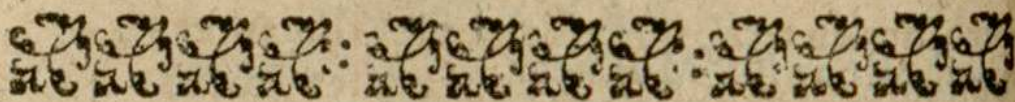
ARNOLPHE.

Pourquoy donc?...

GEORGETTE.

Ciuy, ie meure,

Elle vous croyoit voir de retour à toute heure;
Et nous n'oyions iamais, passer deuant chez nous,
Cheual, Asne, ou Mulet, qu'elle ne prist pour vous.



SCENE III.

AGNES, ALAIN, GEORGETTE,
ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

LA besogne à la main, c'est vn bon témoignage.
Hé bien, Agnès, ie suis de retour du voyage,
En estes-vous bien-aise?

AGNES.

Oüy, Monsieur, Dieu mercy.

ARNOLPHE.

Et moy de vous reuoir, ie suis bien aise aussi.

Vous vous estes toujours, cōme on voit, bien portée?

AGNES.

Hors les puces, qui m'ont la nuit inquietée.

ARNOLPHE.

Ah! vous aurez dās peu quelqu'un pour les chasser.

AGNES.

Vous me ferez plaisir.

ARNOLPHE.

Je le puis bien penser.

Que faites-vous donc là?

AGNES.

Je me fais des Cornettes:

Vos Chemises de nuit, & vos Coiffes sont faites.

ARNOLPHE.

Ha! voila qui va bien; allez, montez là-haut:

Ne vous ennuyez point, ie reuiendray tantost,

Et ie vous parleray d'affaires importantes.

Tous estans rentrez.

Heroïnes du temps, Mesdames les sçauantes,

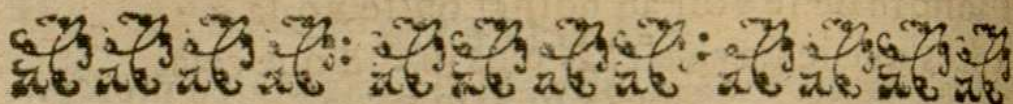
Pousseuses de tendresse & de beaux sentimens,

Je défis à la fois tous vos Vers, vos Romans,

Vos Lettres, Billets doux, toute vostre Science,

De valoir cette honneste & pudique ignorance.





SCENE IV.

HORACE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

C'EST point par le bien qu'il faut estre ébloüy,
Et pourueu que l'honneur soit Que vois-je?
Est ce ? ... Oüy.

Ie me trompe. Nenny. Si fait. Non, c'est luy-mesme.
Hor....

HORACE.

Seigneur Ar....

ARNOLPHE.

Horace.

HORACE.

Arnolphe.

ARNOLPHE.

Ah! joye extrême?

Et depuis quand icy?

HORACE.

Depuis neuf iours.

ARNOLPHE.

Vrayment....

HORACE.

Ie fus d'abord chez vous, mais inutilement.

ARNOLPHE.

I'estois à la campagne.

HORACE.

Oüy, depuis deux journées.

ARNOLPHE.

O comme les enfans croissent en peu d'années!

J'admire de le voir au poinct où le voila,
Après que ie l'ay veu pas plus grand que cela.

H O R A C E.

Vous voyez.

A R N O L P H E.

Mais, de grace, Oronte vostre Pere,
Mon bon & cher Amy, que i'estime & reuere,
Que fait-il? est-il toujourns gaillard?
Atout ce qui le touche, il sçait que ie prens part.
Nous ne no^s sômes veus depuis quatre ans ensëble.
Ny, qui plus est, écrit l'un à l'autre, me semble.

H O R A C E.

Il est, Seigneur Arnolphe, encore plus gay que nous,
Et i'auois de sa part vne Lettre pour vous;
Mais depuis par vne autre il m'apprend sa venue,
Et la raison encor ne m'en est pas connue.
Sçaez-vous qui peut-estre vn de vos Citoyens,
Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens,
Qu'ils s'est en quatorze ans acquis dâs l'Amerique?

A R N O L P H E.

Non: Vous a-t'on dit comme on le nomme?

H O R A C E.

Enrique.

A R N O L P H E.

Non.

H O R A C E.

Mon Pere m'en parle, & qu'il est reuenue,
Comme s'il deuoit m'estre entierement connu,
Et m'écrit qu'en chemin ensemble ils se vôt mettre,
Pour vn fait important que ne dit point sa Lettre.

A R N O L P H E.

J'auray certainement grande ioye à le voir,
Et pour le regaler, ie feray mon pouuoir.

Après auoir lue la Lettre.

16 L'ESCOLE DES FEMMES,

Il faut, pour des Amis, des Lettres moins ciuiles,
Et tous ces complimens sont choses inutiles ;
Sans qu'il prist le soucy de m'en écrire rien,
Vous pouuez librement disposer de mon bien.

H O R A C E.

Je suis Homme à saisir les gens par leurs paroles,
Et i'ay presentement besoin de cent pistoles.

A R N O L P H E.

Ma foy, c'est m'obliger, que d'en vser ainsi,
Et ie me réjoüis de les auoir icy.
Gardez aussi la bourse.

H O R A C E.

Il faut...

A R N O L P H E.

Laiſſons ce ſtile.

Hé bien, comment encor trouuez-vous cette Ville?

H O R A C E.

Nombreuse en Citoyens, superbe en baſtimens,
Et i'en croy merueilleux les diuertiſſemens.

A R N O L P H E.

Chacun a ſes plaiſirs, qu'il ſe fait à ſa guiſe :
Mais pour ceux que du nom de Galans on baptiſe,
Ils ont en ce Pais dequoy ſe contenter,
Car les Femmes y ſont faites à coquetter,
On trouue d'humeur douce & la brune, & la blonde,
Et les Maris auſſi les plus benins du monde :
C'eſt vn plaiſir de Prince, & des rois que ie voy,
Ie me donne ſouuent la Comedie à moy.
Peut-eſtre en auez-vous déjà feru quelque vne :
Vous eſt-il point encore arriué de fortune ?
Les gens faits comme vous, ſont plus que les écus,
Et vous eſtes de taille à faire des Cocus.

HORACE.

A ne vous rien cacher de la verité pure,
 J'ay d'amour en ces lieux eu certaine auanture,
 Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

ARNOLPHE.

Bon, voicy de nouveau quelque conte gaillard,
 Et ce sera dequoy mettre sur mes tablettes.

HORACE.

Mais, de grace, qu'au moins ces choses soient secretes

ARNOLPHE.

[tes.

Oh.

HORACE.

Vous n'ignorez pas qu'en ces occasions,
 Vn secret éuenté rompt nos pretentions.
 Je vous auoüeray donc avec pleine franchise,
 Qu'icy d'une Beauté mon ame s'est éprise.
 Mes petits soins d'abord ont eu tant de succès,
 Que ie me suis chez elle ouuert vn doux accès;
 Et sans trop me vanter, ne luy faire vne injure,
 Mais affaires y sont en fort bonne posture.

ARNOLPHE *riant*.

Et c'est?

HORACE. *luy montrant le logis d'Agnes.*

Vn ieune objet qui loge en ce logis,
 Dont vous voyez d'icy que les murs sont rougis;
 Simple à la verité, par l'erreur sans seconde
 D'un Homme qui la cache au commerce du monde,
 Mais qui dans l'ignorance où l'on veut l'asservir,
 Fait briller des attraits capables de ravir,
 Vn air tout engageant, ie ne sçay quoy de tendre,
 Dont il n'est point de cœur qui se puisse défendre.
 Mais, peut-estre, il n'est pas que vo⁹ n'ayez bien veu
 Ce ieune Astre d'amour de tant d'attraits pourueu:
 C'est Agnès qu'on l'appelle.

18 L'ESCOLE DES FEMMES,

ARNOLPHE *à part.*

Ah ! ie creue.

HORACE. Pour l'Homme,

C'est, ie croy, de la Zouffe, ou source, qu'on le nôme,

Ie ne me suis pas fort arresté sur le nom ;

Riche, à ce qu'on m'a dit, mais des plus sensez, non,

Et l'on m'en a parlé comme d'un Ridicule.

Le connoissez-vous point ?

ARNOLPHE *à part.*

La fascheuse pilule ;

HORACE.

Eh ! vous ne dites mot ?

ARNOLPHE.

Eh oüy, ie le connoy.

HORACE.

C'est un fou, n'est-ce pas ?

ARNOLPHE.

Eh....

HORACE.

Qu'en dites-vous ? quoy ?

Eh ? c'est à dire oüy Ialoux à faire rire ?

Sor ? ie voy qu'il en est ce que l'on m'a pû dire,

Enfin l'aimable Agnès a sceu m'assujettir.

C'est un ioly bijou, pour ne vous point mentir,

Et ce seroit peché, qu'une Beauté si rare

Fust laissée au pouuoir de cet Homme bizarre.

Pour moy, tous mes efforts, to^s mes vœux les pl^s doux

Vont à m'en rendre maistre, en dépit du ialoux ?

Et l'argent que de vous i'emprunte avec franchise,

N'est que pour mettre à bout cette iuste entreprise.

Vo^s sçavez mieux que moi, quelques soiēt nos efforts,

Que l'argent est la clef de tous les grands ressorts,

Et que ce doux métal qui frappe tant de testes,

En amour, cōme en guerre, auance les conquestes.

Vous me semblez chagrin, seroit-ce qu'en effet
Vous desapprouveriez le dessein que j'ay fait ?

ARNOLPHE.

Non, c'est que ie songeois....

HORACE.

Cet entretien vous lasse;
Adieu, j'iray chez vous tantost vous rendre grace.

ARNOLPHE.

Ah ! faut-il....

HORACE *reuenant.*

Derechef, veuillez estre discret,
Et n'allez pas, de grace, éuenter mon secret.

ARNOLPHE.

Que ie sens dans mon ame....

HORACE *reuenant.*

Et sur tout à mon Pere,
Qui s'en ferois peut-estre vn sujet de colere.

ARNOLPHE *croyant qu'il reuient encore.*

Oh... Oh, que j'ay souffert durant cet entretien !

Iamais trouble d'esprit ne fut égal au mien.

Auec quelle imprudence, & quelle haste extrême,

Il m'est venu conter cette affaire à moy-même !

Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,

Etourdy, montra-t'il iamais tant de fureur ?

Mais ayant tant souffert, ie deuois me contraindre,

Iusques à m'éclaircir de ce que ie dois craindre,

A pouffer iusqu'au bout son caquet indiscret,

Et sçauoir pleinement leur commerce secret.

Tâchons à le rejoindre, il n'est pas loin, ie pense,

Tirons-en de ce faict l'entiere confidence.

Ie tremble du malheur qui m'en peut arriuer,

Et l'on cherche souuent plus qu'on ne veut trouuer.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE.



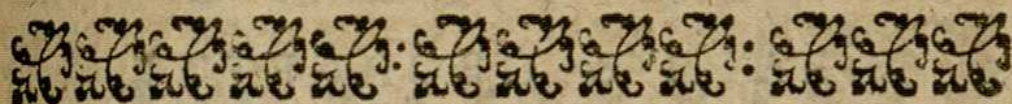
L m'est, lors que i'y pense, avantageux
sans doute,

D'avoir perdu mes pas, & pû manquer
la route :

Car enfin, de mon cœur le trouble
imperieux,

N'eust pû se renfermer tout entier à ses yeux,
Il eust fait éclater l'ennuy qui me deuore,
Et ie ne voudrois pas qu'il sceût ce qu'il ignore.
Mais ie ne suis pas Homme à gober le morceau,
Et laisser vn champ libre aux vœux du Damoiseau ;
I'en veux rompre le cours, & sans tarder, apprendre
Iusqu'où l'intelligence entr'eux a pû s'étendre :
I'y prens, pour mon honneur, vn notable interest ;
Ie la regarde en Femme, aux termes qu'elle en est ;

Elle n'a pû faillir , sans me couvrir de honte ,
 Et tout ce qu'elle fait , enfin est sur mon compte.
 Eloignement fatal ! Voyage malheureux ! *Frapant à
 la porte.*



SCENE II.

ALAIN, GEORGETTE,
 ARNOLPHE.

ALAIN.
 AH ! Monsieur , cette fois...

ARNOLPHE.

Paix. Venez-ça tous deux :
 Passez-là , passez-là. Venez-là , venez dis-je.

GEORGETTE.

Ah ! vous me faites peur , & tout mon sang se fige.

ARNOLPHE.

C'est donc ainsi , qu'absent , vous m'avez obey ,
 Et tous deux , de concert , vous m'avez donc trahy ?

GEORGETTE.

Eh ne me mangez pas , Monsieur, ie vous conjure.

ALAIN *à part.*

Quelque Chien enragé l'a mordu , ie m'assure.

ARNOLPHE.

Ouf. Ie ne puis parler tant ie suis prévenu ,
 Ie suffoque , & voudrois me pouvoir mettre nû.
 Vous avez donc souffert , ô canaille maudite ,
 Qu'un Homme soit venu... Tu veux prédre la fuite ?
 Il faut que sur le champ... Si tu bouges... Ie veux
 Que vous me disiez... Euh ? Oüy, ie veux que to' deux

22 L'ESCOLE DES FEMMES,

Quiconque remura, par la mort, ie l'affomme.
Côme est-ce que chez moy s'est introduit cet Hôme?
Eh ? parlez, dépeschez, vîste, promptement, tost,
Sans resver, veut-on dire ?

ALAIN & GEORGETTE.

Ah, ah.

GEORGETTE.

Le cœur me faut.

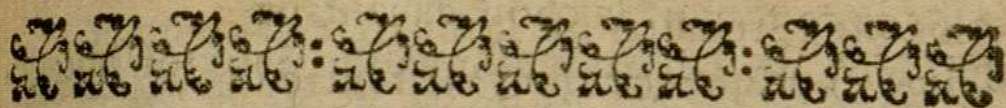
ALAIN.

Ie meurs.

ARNOLPHE.

Ie suis en eau : prenons vn peu d'haleine :
Il faut que ie m'éuente , & que ie me promeine.
Aurois-je deuiné , quand ie l'ay veu petit ,
Qu'il croïstroit pour cela ! Ciel ! que mō cœur pâtit !
Ie pèse qu'il vaut mieux que de sa propre bouche
Ie tire avec douceur l'affaire qui me touche.
Tâchons à moderer nostre ressentiment ;
Patience , mon cœur, doucement, doucement.
Leuez-vous , & rentrant, faites qu'Agnés descende.
Arrestez. Sa surprise en deuiendroit moins grande,
Du chagrin qui me trouble, ils iroient l'auertir,
Et moy-mesme ie veux l'aller faire sortir.
Que l'on m'attende icy.





SCENE III.

ALAIN, GEORGETTE.

GEORGETTE.

MOn Dieu, qu'il est terrible!
Ses regards m'on fait peur, mais vne peur horrible,
Et iamaïs ie ne vis vn plus hideux Cretien.

ALAIN.

Ce Monsieur l'a fâché, ie te le disois bien.

GEORGETTE.

Mais que diantre est-ce là, qu'avec tant de rudesse
Il nous fait au logis garder nostre Maistresse?
D'où vient qu'à tout le mōde il veut tant la cacher,
Et qu'il ne sçauroit voir personne en approcher?

ALAIN.

C'est que cette action le met en ialousie.

GEORGETTE.

Mais d'où vient qu'il est pris de cet fantaisie?

ALAIN.

Cela vient.... Cela vient, de ce qu'il est jaloux.

GEORGETTE.

[roux?]

Oùy : mais pourquoy l'est-il ; & pourquoy ce cour-

ALAIN.

C'est que la ialousie.... Entens-tu bien, Georgette,
Est vne chose...la...qui fait qu'on s'inquiete...
Et qui chasse les gens d'autour d'une maison.
Ie m'en vais te bailler vne comparaison,

Afin de concevoir la chose d'avantage
 Dis-moy, n'est-il pas vray, quand tu tiens ton potage,
 Que si quelque affamé venoit pour en manger,
 Tu serois en colere, & voudrois le charger?

GEORGETTE.

Oüy, ie comprends cela.

A L A I N.

C'est iustement tout comme,
 La Femme est en effet le potage de l'Homme;
 Et quand vn Homme voit d'autres Hommes par fois,
 Qui veulent dans sa soupe aller tréper leurs doigts,
 Il en montre aussi-tost vne colere extrême.

GEORGETTE.

Oüy: mais pourquoy chacū n'ē fait-il pas de mesme?
 Et que nous en voyons qui paroissent joyeux,
 Lors que leurs Femmes sont avec les beaux Monſieurs?

A L A I N.

C'est que chacun n'a pas cette amitié gouluë,
 Qui n'en veut que pour soy.

GEORGETTE.

Si ie n'ay la berluë,
 Ie le voy qui reuiet.

A L A I N.

Tes yeux sont bons, c'est luy.

GEORGETTE.

Voy comme il est chagrin.

A L A I N.

C'est qu'il a de l'ennuy.



SCENE



SCENE IV.

ARNOLPHE, AGNES, ALAIN,
GEORGETTE.

ARNOLPHE.

VN certain Grec, disoit à l'Empereur Auguste,
Comme vne instruction vtile, autant que iuste,
Que lors qu'une auanture en colere nous met,
Nous deuons, auant tout, dire nostre Alphabet.
Afin que dans ce temps la bile se tempere,
Et qu'on ne fasse rien que l'on ne doive faire.
J'ay suiuy sa leçon sur le sujet d'Agnés;
Et ie la fais venir dans ce lieu tout exprés.
Sous pre texte d'y faire vn tour de promenade
Afin que les soupçons de mon esprit malade
Puisse sur le discours la mettre adroitement,
Et luy sondant le cœur s'éclaircir doucement.
Venez, Agnés. Rentrez.





SCENE V.

ARNOLPHE, AGNES.

ARNOLPHE.

LA promenade est belle,
AGNES.

Fort belle.

ARNOLPHE.

Le beau iour !

AGNES.

Fort beau !

ARNOLPHE.

Quelle nouvelle ?

AGNES.

Le petit chat est mort.

ARNOLPHE.

C'est dommage : mais quoy

Nous sommes tous mortels , & chacun est pour soy.
Lors que i'estois aux chāps n'a-il point fait de pluye ?

AGNES.

Non.

ARNOLPHE.

Vous ennuyoit-il ?

AGNES.

Iamais ie ne m'ennuye.

ARNOLPHE.

Qu'avez-vous fait encore ces neuf ou dix iours-cy ;

AGNES.

Six chemises, ie pense , & six coiffes aussi.

ARNOLPHE *ayant un peu resué.*

Le monde chere Agnès, est vne estrange chose.
Voyez la médifance, & comme chacun cause.
Quelques voisins m'ont dit, qu'un ieune homme
inconnu,
Estoit en mon absence à la maison venu ;
Que vous auiez souffert sa veuë & ses harangues :
Mais ie n'ay point pris foy sur ces méchantes lan-
gues.
Et i'ay voulu gager que c'estoit fauslement....

AGNES.

Mon Dieu, ne gagez pas, vous perdriez vrayment.

ARNOLPHE.

Quoy ! c'est la verité qu'un homme...

AGNES.

Chose seure.

Il n'a presque bougé de chez nous, ie vous iure,

ARNOLPHE *à part.*

Cét adueu qu'elle fait avec sincerité,
Me marque pour le moins son ingenuité.
Mais il me semble, Agnès, si ma memoire est bonne,
Que i'auois deffendu que vous vissiez personne.

AGNES.

Oüy : mais quand ie l'ay veu, vous ignorés pour-
quoy,

Et vous en auriez fait, sans doute, autant que moy.

ARNOLPHE.

Peut-estre : mais enfin, contez-moy cette Histoire.

AGNES.

Elle est fort estonnante & difficile à croire.
I'estois sur le Balcon à trauailler au frais,
Lors que ie vis passer sous les arbres d'auprés
Un ieune hōme bien fait, qui rencontrant ma veuë,
D'un humble reuerence aussi-tost me saluë :

28 L'ESCOLE DES FEMMES,

Moy, pour ne point manquer à la civilité,
Je fis la reuerence aussi de mon costé.
Soudain, il me refait vne autre reuerence :
Moy, i'en refais de mesme vne autre en diligence;
Et luy d'une troisieme aussi-tost repartant,
D'une troisieme aussi i'y repars à l'instant.
Il passe, vient, repasse, & tousiours de plus belle
Me fait à chaque fois reuerence nouvelle :
Et moy, qui tous ces tours fixement regardois,
Nouvelle reuerence aussi ie luy rendois.
Tant, que si sur ce point la nuit ne fut venue,
Toujours comme cela ie me serois tenue ;
Ne voulant point ceder ny recevoir l'ennuy,
Qu'il me pust estimer moins civile que luy.

ARNOLPHE.

Fort bien.

AGNES.

Le lendemain estant sur nostre porte,
Vne vieille m'aborde en parlant de la sorte.
Mon enfant, le bon-Dieu puisse-t'il vous benir,
Et d'as tous vos attraits long-temps vous maintenir.
Il ne vous a pas faite vne belle personne,
Afin de mal-vser des choses qu'il vous donne !
Et vous devez sçauoir que vous avez blessé
Un cœur, qui de s'en plaindre est aujourd'huy forcé,

ARNOLPHE *à part.*

Ah ! supost de Sathan, execrable damnée.

AGNES.

Moy, i'ay blessé quelqu'un ? fis-je toute estonnée.
Oüy, dit-elle, blessé, mais blessé tout de bon ;
Et c'est l'homme qu'hier vous vistes du Balcon.
Helas ! qui pourroit, dis-je, en auoir esté cause ?
Sur luy sans y penser, fis-je choir quelque chose ?

Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal,
 Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal.
 Hé, mon Dieu! ma surprise est, fis-je, sans seconde?
 Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde,
 Oüy, fit-elle, vos yeux, pour causer le trépas
 Ma fille, ont vn venin que vous ne sçavez pas:
 En vn mot, il languit le pauvre miserable;
 Et s'il faut, poursuit la vieille charitable,
 Que vostre cruauté luy refuse vn secours,
 C'est vn homme à porter en terre dans deux iours.
 Mon Dieu! i'en aurois, dy-je, vne douleur bien grâde.
 Mais pour le secourir, qu'est-ce qu'il me demande?
 Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir
 Que le bien de vous voir & vous entretenir:
 Vos yeux peuvent eux seuls empêcher sa ruine,
 Et du mal qu'ils ont fait estre la medecine.
 Helas! volontiers, dis-je, & puis qu'il est ainsi,
 Il peut tant qu'il voudra me venir voir icy.

ARNOLPHE *à part.*

Ah! sorciere maudite, empoisonneuse d'ames,
 Puisse l'Enfer payer tes charitables trames.

AGNES.

Voila comme il me vit & receut guerison.
 Vous-mesme, à vostre aduis, n'ay-je pas eu raison?
 Et pouuois-je, apres tout, auoir la conscience
 De le laisser mourir faute d'vne assistance?
 Moy qui compâtais tant aux gens qu'on fait souffrir,
 Et ne puis, sans pleurer, voir vn poulet mourir.

ARNOLPHE *bas.*

Tout cela n'est party que d'vne ame innocente:
 Et i'en dois accuser mon absence imprudente,
 Qui sans guide a laissé cette bonté de mœurs
 Exposée aux aguets des rusez seducteurs.

B iij

30 L'ESCOLE DES FEMMES ;

Je crains que le pendart, dans ses vœux temeraires,
Vn peu plus fort que jeu n'ait poussé les affaires.

A G N E S.

Qu'avez-vous; vous grondez, ce me sèble, vn petit,
Est-ce que c'est mal fait ce que ie vous ay dit;

A R N O L P H E.

Non. Mais de cette veuë apprenez-moy les suites,
Et comme le ieune homme a passé ses visites.

A G N E S.

Helas! si vous sçauiez, comme il estoit rauy?
Comme il perdit son mal, si-tost que ie le vy;
Le present qu'il m'a fait d'vne belle cassette,
Et l'argent qu'en ont eu nostre Alain & Georgette;
Vous l'aymeriez sans doute, & diriez comme nous..

A R N O L P H E.

Oliy, mais que faisoit-il estant seul avec vous?

A G N E S.

Il iuroit, qu'il m'aimoit d'vne amour sans seconde,
Et me disoit des mots les plus gentils du monde;
Des choses que iamais rien ne peut égaler;
Et dont, toutes les fois que ie l'entends parler,
La douceur me chatoüille, & là dedans remuë
Certain ie ne sçay quoy, dont ie suis toute émeuë.

A R N O L P H E *à part.*

O fâcheux examen d'vn mystere fatal,
Où l'examineur souffre seul tout le mal!

Agnès. Outre tous ces discours, toutes ces gentillesces,
Ne vous faisoit-il point aussi quelques caresses?

A G N E S.

Oh tant, il me prenoit & les mains & les bras,
Et de me les baïser il n'estoit iamais las.

A R N O L P H E.

La voyant perdre. Ne vous a-t-il point pris, Agnès, quelque autre chose
Ouf.

AGNES.

Hé, il m'a....

ARNOLPHE.

Quoy?

AGNES.

Pris....

ARNOLPHE.

Euh!

AGNES.

Le...

ARNOLPHE.

Plaist-il?

AGNES.

Je n'ose,

Et vous vous fâcherez peut-être contre moy.

ARNOLPHE.

Non.

AGNES.

Si fait.

ARNOLPHE.

Mon-dieu! non.

AGNES.

Jurez donc vostre foy.

ARNOLPHE.

Ma foy, soit.

AGNES.

Il m'a pris vous serez en colere.

ARNOLPHE.

Non.

AGNES.

Si.

ARNOLPHE.

Non, non, non, non! Diantre! que de mystere!
Qu'est-ce qu'il vous a pris!

AGNES.

Il...

ARNOLPHE *à part*

Je souffre en damné.

AGNES.

Il m'a pris le ruban que vous m'auiez donné.
A vous dire le vray, ie n'ay pû m'en deffendre.

ARNOLPHE *reprenant haleine.*

Passé pour le ruban. Mais ie voulois apprendre,
S'il ne vous a rien fait que vous baiser les bras.

AGNES.

Comment ; Est-ce qu'on fait d'autres choses ?

ARNOLPHE.

Non pas.

Mais pour guerir du mal qu'il dit qui le possède,
N'a-t'il point exigé de vous d'autre remède ;

AGNES.

Non. Vous pouuez iuger s'il en eust demandé,
Que pour le secourir i'aurois tout accordé.

ARNOLPHE.

Grace aux bôtez du Ciel, i'en fais quitte à bon côte.
Si i'y retombe plus ie veux bien qu'on m'affronte.
Chut. De vostre innocence, Agnés, c'est vn effet ;
Ie ne vous en dit mot, ce qui s'est fait est fait.
Ie sçay qu'en vous flattant le Galand ne desire
Que de vous abuser, & puis apres s'en rire.

AGNES.

Oh ! point. Il me l'a dit plus de vingt fois à moy.

ARNOLPHE.

Ah ! vous ne sçauéz pas ce que c'est que la foy.
Mais enfin, apprenez qu'accepter des cassettes,
Et de ces beaux blondins écouter les sornettes ;
Que se laisser par eux à force de langueur
Baiser ainsi les mains, & chatouïller le cœur,

Est vn peché mortel des plus gros qu'il se fasse.

AGNES.

Vn peché, dites-vous, & la raison de grace?

ARNOLPHE.

La raison? la raison, est l'arrest prononcé,
Que par ces actions le Ciel est courroucé.

AGNES.

Courroucé. Mais pourquoy faut-il qu'il s'en courrou-
C'est vne chose, hélas! si plaisante & si douce. [ce :
l'admire quelle ioye on gouste à tout cela.
Eie ne sçauois point encor ces choses-là.

ARNOLPHE.

Oüy; c'est vn grand plaisir que toutes ces tendresses,
Ces propos si gentils, & ces douces caresses;
Mais il faut le gouster en toute honnesteté,
Et qu'en se mariant le crime en soit osté.

AGNES.

N'est-ce plus vn peché lors que l'on se marie;

ARNOLPHE.

Non.

AGNES.

Mariez-moy donc promptement, ie vous prie.

ARNOLPHE.

Si vous le souhaitez, ie le souhaite aussi,
Et pour vous marier on me reuoit icy.

AGNES.

Est-il possible;

ARNOLPHE.

Oüy.

AGNES.

Que vous me ferez aise!

ARNOLPHE.

Oüy; ie ne doute point que l'hymen ne vous plaise.

B v

34 L'ESCOLE DES FEMMES,

AGNES.

Vous nous voulez nous deux.

ARNOLPHE.

Rien de plus assuré.

AGNES.

Que si cela se fait, ie vous carresseray !

ARNOLPHE.

Hé, la chose sera de ma part reciproque.

AGNES.

Ie ne reconnois point, pour moy, quand on se moc-

Parlez-vous tout de bon ?

[que.

ARNOLPHE.

Oüy, vous le pourrez voir.

AGNES.

Nous serons mariez ?

ARNOLPHE.

Oüy.

AGNES.

Mais quand ?

ARNOLPHE.

Dés ce soir ?

AGNES *riant.*

Dés ce soir.

ARNOLPHE.

Dés ce soir. Cela vous fait donc rire ?

AGNES.

Oüy.

ARNOLPHE.

Vous voir bien contente, est ce que ie desire.

AGNES.

Helas ! que ie vous ay grande obligation !

Et qu'auec luy i'auray de satisfaction !

ARNOLPHE.

Auec qui ?

AGNES.

Aucc. . . là.

ARNOLPHE.

Là... là n'est pas mon compte :

A choisir vn mary , vous estes vn peu prompte.

C'est vn autre en vn mot que ie vous tiens tout prest,

Et quant au Monsieur, là, le pretens, s'il vous plaist,

Deust le mettre au tōbeau le mal dont il vous berce,

Qu'auec luy deormais vous rompiez tout cōmerce;

Que venant au logis , pour vostre compliment

Vous luy fermiez au nez la porte honnestement ,

Et luy jettant , s'il heurte , vn grez par la fenestre ,

L'obligiez tout de bon à ne plus y parestre.

M'entendez-vous, Agnès? Moy, caché dans vn coin,

De vostre procedé ie seray le témoin.

AGNES.

Las ! il est si bien fait ; c'est...

ARNOLPHE.

Ah que de langage !

AGNES.

Ic n'auray pas le cœur....

ARNOLPHE.

Point de bruit dauantage.

Montez là-haut.

AGNES.

Mais quoy , voulez-vous....

ARNOLPHE.

C'est assez.

Ie suis Maistre , ie parle , allez , obeïssiez.

Fin du second Aste.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE, AGNES, ALAIN,
GEORGETTE.

ARNOLPHE.



Q VY : tout a bien esté , ma ioye est sans
pareille ,
Vous auez là suiuy mes ordres à mer-
ueille ,
Confondu de tout poinct le blondin seducteur ?
Et voila de quoy sert vn vsage directeur.
Vostre innocence, Agnes, auoit esté surprise.
Voyez , sans y penser où vous vous estiez mise.
Vous enfiliez tout droit , sans mon instruction ,
Le grand chemin d'Enfer & de perdition.

De tous les Damoiseaux on sçait trop les coustumes.

Ils ont de beaux canons, force rubans, & plumes,
Grands cheueux, belles dents, & des propos fort
doux :

Mais comme ie vous dis la griffe est là dessous,
Et ce sont vrais Sathans, dont la gueule alterée
De l'honneur feminin cherche a faire curée.

Mais encore vne fois, grace au soin apporté
Vous en estes sortie avec honnesteté.

L'air dont ie vous ay veu luy ietter cette pierre,
Qui de tous les desseins a mis l'espoir par terre,
Me confirme encore mieux à ne point differer
Les Nopces, où ie dis qu'il vous faut preparer.

Mais avant toute chose il est bon de vous faire
Quelque petit discours, qui vous soit salutaire.
Un siege au frais icy. Vous, si iamais en rien.....

GEORGETTE.

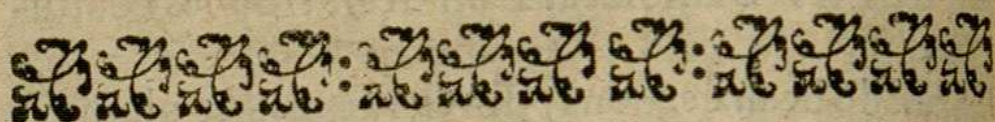
De toutes vos leçons nous nous souviendrons bien,
Cet autre Monsieur là nous en faisoit accroire :
Mais.....

ALAIN.

S'il entre iamais, ie veux iamais ne boire.
Aussi bien est-ce vn sot, il nous a l'autre fois
Donné deux escus d'or qui n'estoient pas de poids.

ARNOLPHE.

Ayez donc pour souper tout ce que ie desire ;
Et pour nostre contract, comme ie viens de dire,
Faites venir icy l'un ou l'autre au retour,
Le Notaire qui loge au coin de ce carfour.



SCENE II.

ARNOLPHE, AGNES,

ARNOLPHE *assis.*

A Gnés, pour m'écouter, laissez-là votre ouvrage;
 Leuez vn peu la teste, & tournez le visage:
 Là, regardez-moy là, durant cét entretien;
 Et iusqu'au moindre mot imprimez-le vous bien.
 Je vous épouse, Agnès, & cent fois la iournée
 Vous deuez benir l'heur de vostre destinée,
 Contempler la bassesse où vous avez esté,
 Et dans le mesme temps admirer ma bonté,
 Qui de ce vil estat de pauvre Villageoise,
 Vous fait monter au rang d'honorable Bourgeoise,
 Et ioüyr de la couche & des embrassemens,
 D'un homme qui fuyoit tous ces engagemens;
 Et dont à vingt partis fort capable de plaire.
 Le cœur a refusé l'honneur qu'il vous veut faire.
 Vous deuez tousiours, dis-je, auoir deuant les yeux
 Le peu que vous estiez sans ce nœud glorieux,
 Afin que cét objet d'autant mieux vous instruisse,
 A meriter l'estat où ie vous auray mise;
 A tousiours vous connoistre, & faire qu'à iamais
 Je puisse me louer de l'acte que ie fais.
 Le mariage, Agnès, n'est pas vn badinage.
 A d'austeres deuoirs le rang de femme engage;
 Et vous n'y montez pas, à ce que ie pretens,
 Pour estre libertine & prendre du bon temps.

Vostre sexe n'est-là que pour la dépendance :
Du costé de la barbe est la toute-puissance :
Bien qu'on soit deux moitez de la société ,
Ces deux moitez pourtant n'ont point d'égalité :
L'un est moitié suprême , & l'autre subalterne :
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne :
Et ce que le soldat dans son deuoir instruit
Monstre d'obeïssance au Chef qui le conduit ,
Le Valet à son Maistre , vn Enfant à son Pere ,
A son Superieur le moindre petit Frere ,
N'approche point encor de la docilité
Et de l'obeïssance , & de l'humilité ,
Et du profond respect , où la femme doit estre
Pour son mary , son Chef, son Seigneur & son Mai-
Lors qu'il iette sur elle vn regard serieux , [stre.
Son deuoir aussi-tost est de baisser les yeux ;
Et de n'oser iamais le regarder en face
Que quand d'un doux regard il luy veut faire grace.
C'est ce qu'entendent mal les fêmes d'aujourd'hui.
Mais ne vous gastez pas sur l'exemple d'autrui.
Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines ,
Dont par toute la Ville on chante les fredaines ;
Et de vous laisser prendre aux assauts du malin ,
C'est à dire , d'oüir aucun ieune blondin
Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne :
C'est mon honneur, Agnés, que ie vous abandonne ,
Que cét honneur est rendre , & se blesse de peu ;
Que sur vn tel sujet il ne faut point de jeu ;
Et qu'il est aux Enfers des chaudieres boüillantes ,
Où l'on plonge à iamais les femmes mal vivantes.
Ce que ie vous dis là ne sont pas des chançons :
Et vous deuez du cœur deuorer ces leçons.
Si vostre ame les suit & fuir d'estre coquette ,
Elle fera tousiours comme vn lis blanche & nette :

40 L'ESCOLE DES FEMMES,

Mais s'il faut qu'à l'honneur elle fasse vn faux-bon,
Elle deuiendra lors noire comme vn charbon,
Vous paroistrez à tous vn object effroyable,
Et vous irez vn iour, vray partage du diable,
Boüillir dans les Enfers à toute eternité:
Dont vous veüille garder la celeste bonté.
Faites la reuerence. Ainsi qu'une Nouice
Par cœur dans le Conuent doit sçauoir son office,
Entrant au mariage il en faut faire autant:
Et voicy dans ma poche vn écrit important
Qui vous enseignera l'office de la femme.
I'en ignore l'Authcur: mais c'est quelque bonne
ame;

Et ie veux que ce soit vostre vnique entretien.

Il se leue.

Tenez: voyons vn peu si vous le lirez bien.

AGNES *lit.*

LES MAXIMES

DV MARIAGE,

OV

LES DEVOIRS DE

LA FEMME MARIE'E.

Avec son Exercice iournalier.

I. MAXIME.

Celle qu'un lien honneste,
Fait entrer au liét d'autrui,
Doit se mettre dans la teste,
Malgré le train d'aujourd'hui, [luy]
Que l'homme qui la prend, ne la prend que pour

ARNOLPHE.

Je vous expliqueray ce que cela veut dire :
Mais pour l'heure presente il ne faut rien que lire.

AGNES *Poursuit.*

II. MAXIME.

Elle ne se doit parer,
Qu'autant que peut desirer
Le mary qui la possede.
C'est luy que touche seul le soin de sa beauté;
Et pour rien doit estre conté,
Que les autres la trouvent laide.

III. MAXIME.

Loin, ces estudes d'œillades,
 Ces eaux, ces blancs, ces pommades,
 Et mille ingrediens qui font des teints fleuris.
 A l'honneur tous les iours ce sont drogues mor-
 Et les soins de paroistre belles [telles
 Se prennent peu pour les maris.

IV. MAXIME.

Sous sa coiffe en sortant, comme l'honneur l'or-
 donne,
 Il faut que de ses yeux elle estouffe les coups;
 Car pour bien plaire à son Espoux,
 Elle ne doit plaire à personne.

V. MAXIME.

Hors ceux dont au mary la visite se rend,
 La bonne regle deffend
 De recevoir aucune ame.
 Ceux qui de galante humeur,
 N'ont affaire qu'à Madame
 N'accommode pas Monsieur.

VI. MAXIME.

*Il faut des presens des hommes
Qu'elle se deffende bien ;
Car dans le siecle où nous sommes
On ne donne rien pour rien.*

VII. MAXIME.

*Dans ses meubles, d'eust-elle en avoir de l'ennuy,
Il ne faut escrtoire, ancre, papier ny plumes.
Le mary doit, dans les bonnes coûumes,
Escrire tout ce qui s'écrit chez luy.*

VIII. MAXIME.

*Ces societex déreglées,
Qu'on nomme belles assemblées ;
Des femmes, tous les iours corrompent les esprits.
En bonne Politique on les doit interdire ;
Car c'est là que l'on conspire
Contre les pauvres maris.*

IX. MAXIME.

*Toute femme qui veut à l'honneur se voïer,
Doit se deffendre de ioïer,
Comme d'une chose funeste :
Car le ieu fort deceuant
Pousse une femme souvent s
A ioïer de son reste.*

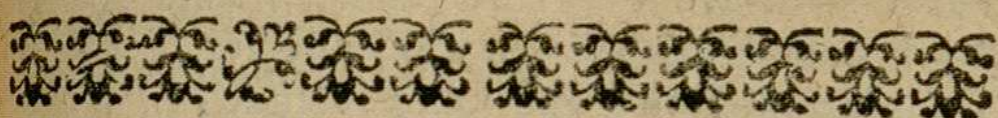
X. MAXIME.

*Des promenades du temps,
Ou repas qu'on donne aux champs,
Il ne faut point qu'elle essaye.
Selon les prudens cerueaux,
Le mary dans ces cadeaux
Est tousiours celuy qui paye.*

XI. MAXIME.

ARNOLPHE.

*Vous acheuerez seule, & pas à pas tantost
Je vous expliqueray ces choses comme il faut.
Je me suis souuenu d'une petite affaire :
Je n'ay qu'un mot à dire, & ne tarderay guere :
Rentrez ; & conseruez ce Liure cherelement.
Si le Notaire vient, qu'il m'attende un moment.*



SCENE III.

ARNOLPHE.

Je ne puis faire mieux que d'en faire ma femme :
Ainsi que ie voudray , ie tourneray cette ame :
Côme vn morceau de cire entre mes mains elle est ,
Et ie luy puis donner la forme qui me plaist.
Et s'en est peu fallu que , durant mon absence ,
On ne m'ait attrappé par son trop d'innocence ;
Mais il vaut beaucoup mieux , à dire verité ,
Que la femme qu'on a peche de ce costé.
De ces sortes d'erreurs le remede est facile :
Toute personne simple aux leçons est docile :
Et si du bon chemin on l'a fait écarter
Deux mots incontinent l'y peuuent rejeter.
Mais vne femme habile est bien vne autre beste :
Nostre sort ne dépend que de sa seule teste :
De ce qu'elle s'y met , rien ne la fait gauchir ,
Et nos enseignemens ne font là que blanchir.
Son bel esprit luy sert à railler nos maximes ,
A se faire souuent des vertus de ces crimes ;
Et trouuer , pour venir à ses coupables fins ,
Des détours à duper l'adresse des plus fins.
Pour se parer du coup en vain on se fatigue ;
Vne femme d'esprit est vn diable en intrigue ;
Et dès que son caprice a prononcé tout bas
L'arrest de nostre honneur , il faut passer le pas.
Beaucoup d'honnestes gens en pourroient bien que
Enfin mon estourdy n'aura pas lieu d'en rire. [dire.

46 L'ESCOLE DES FEMMES,

Par son trop de caquet il a ce qu'il luy faut.
Voila de nos François l'ordinaire defaut.
Dans la possession d'une bonne fortune,
Le secret est toujours ce qui les importune;
Et la vanité forte a pour eux tant d'appas,
Qu'ils se pendroient plutôt que de ne causer pas.
O que les femmes sont du biable bien tentées,
Lors qu'elles vont choisir ces testes éventées;
Et que... Mais le voicy: cachōs-nous toujours bien,
Et découurons vn peu quel chagrin est le sien.



SCENE IV.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

IE reuiens de chez vous, & le destin me montre
Qu'il n'a pas resolu que ie vous y rencontre.
Mais i'iray tant de fois qu'enfin quelque moment...

ARNOLPHE.

Hé mon Dieu, n'entrons point dans ce vain compli-
Rien ne me fasche tant que ces ceremonies, [ment.
Et si l'on m'en croyoit, elles feroient bannies.
C'est vn maudit vsage, & la pluspart des gens
Y perdent sottement les deux tiers de leur temps.
Mettōs donc; sans façons. Hé bien; vos amourettes?
Pius-ie, Seigneur Horace, apprēdre où vous en estes?
I'estois tantost distrait par quelque vision;
Mais depuis là-dessus i'ay fait reflection:
De vos premiers progresz i'admire la vitesse,
Et dans l'éuenement mon ame s'interesse.

COMEDIE.

47

HORACE.

Ma foy, depuis qu'à vous s'est découuert mon cœur,
Il est à mon amour arriué du malheur.

ARNOLPHE.

Oh, oh ! comment cela ?

AGNES.

La fortune est cruelle,
A ramené des champs le patron de la belle.

ARNOLPHE.

Quel malheur !

HORACE.

Et de plus, à mon tres-grand regret,
Il a sceu de nous deux le commerce secret.

ARNOLPHE.

D'où, diantre ! a-t-il si-tost appris cette auanture ?

HORACE.

Iene sçay ; mais enfin c'est vne chose seure.
Ie pensois aller rendre, à mon heure, à peu près,
Ma petite visite à ses ieunes attraits,
Lors que changeant pour moy de ton & de visage
Et Seruante & Valet m'ont bouché le passage,
Et d'un ; retirez-vous, vous nous importunez,
M'ont assez rudement fermé la porte au nez.

ARNOLPHE.

La porte au nez !

HORACE.

Au nez.

ARNOLPHE.

La chose est vn peu forte.

HORACE.

J'ay voulu leur parler au trauers de la porte !
Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu
C'est, vous n'entrerez point, Monsieur l'a defendu.

ARNOLPHE.

Ils n'ont donc point ouvert ?

HORACE.

Non ? Et de la fenestre

Agnés m'a confirmé le retour de ce Maître,
 En me chassant de là d'un ton plein de fierté,
 Accompagné d'un grez que sa main a jetté.

ARNOLPHE.

Comment d'un grez ?

HORACE.

D'un grez de taille non petite,

Dont on a par ses mains regalé ma visite.

ARNOLPHE.

Diantre ! ce ne sont pas des prunes que cela ;
 Et ie trouue fascheux l'estat où vous voila.

HORACE.

Il est vray, ie suis mal par ce retour funeste.

ARNOLPHE.

Certes i'en suis fasché pour vous, ie vous proteste.

HORACE.

Cet homme me rompt tout.

ARNOLPHE.

Ouy, mais cela n'est rien,

Et de vous racrocher vous trouuerez moyen.

HORACE.

Il faut bien essayer par quelque intelligence
 De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

ARNOLPHE.

Cela vous est facile, & la fille, apres tout,
 Vous ayme.

HORACE.

Assurément.

ARNOLPHE.

Vous en viendrez à bout.

HORACE.

HORACE.

Je l'espere.

ARNOLPHE.

Le grés vous a mis en dérouté,
Mais cela ne doit pas vous estonner.

HORACE.

Sans doute,

Et j'ay compris d'abord que mon homme estoit-là,
Qui sans se faire voir conduisoit tout cela.
Mais ce qui m'a surpris & qui va vous surprendre,
C'est vn autre incident que vous allez entendre,
Vn trait hardy qu'a fait cette ieune beauté,
Et qu'on n'attendoit point de sa simplicité.
Il le faut auoüer, l'Amour est vn grand maistre.
Ce qu'on ne fut iamais il nous enseigne à l'estre,
Et souuent de nos mœurs l'absolu changement
Deuiant par ses leçons l'ouurage d'un moment.
De la nature en nous il force les obstacles,
Et ses effets soudains ont de l'air des miracles,
D'un auare à l'instant il fait vn liberal;
Vn Vaillant d'un Poltron; vn Ciuil d'un Brutal;
Il rend agile à tout l'ame la plus pesante,
Et donne de l'esprit à la plus innocente.
Oüy, ce dernier miracle éclatte dans Agnès,
Car tranchant avec moy par ces termes exprés,
Retirez-vous, mon ame aux visites renonce:
Je sçay tous vos discours: Et voila ma responce.
Cette pierre ou ce grés dont vous vous estonnaiez,
Avec vn mot de lettre est tombée à mes pieds;
Et j'admire de voir cette lettre ajustée,
Avec le sens des mots, & la pierre iettée
D'une telle action, n'estes-vous pas surpris?
L'Amour sçait-il pas l'art d'aiguïser les esprits?
Et peut-on menier que les flammes puissantes,

C

50 L'ESCOLE DES FEMMES,
Ne fassent dans vn cœur des choses estonnantes ?
Que dites-vous du tour , & de ce mot d'escrit ?
Euh ! n'admirez-vous point cette adresse d'esprit ?
Trouvez-vous pas plaisant de voir quel person-
nage
A ioué mon jaloux dans tout ce badinage.
Dites ,

ARNOLPHE.

Oüy fort plaisant.

H O R A C E.

Arnolphe rit d'un ris forcé.

Riez-en donc vn peu.

Cét homme gendarmé d'abord contre mon feu.
Qui chez luy se retranche , & de grés fait parade ,
Comme si i'y voulois entrer par escalade ,
Qui pour me repousser dans vn bizarre effroy ,
Anime du dedans tous ses gens contre moy ,
Et qu'abuse à ses yeux par sa machine mesme ,
Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême !
Pour moy ie vous l'auouë , encor que son retour
En vn grand embarras jette icy mon amour ;
Ie tiens cela plaisant autant qu'on sçauroit dire ;
Ie ne puis y songer sans de bon cœur en rire ;
Et vous n'en riez pas assez à mon auis.

ARNOLPHE *avec un ris forcé.*

Pardonnez-moy , i'en ris tout autant que ie puis.

H O R A C E.

Mais il faut qu'en amy ie vous montre la lettre.
Tout ce que son cœur sent , sa main a sçeu l'y
mettre !

Mais en termes touchans , & tous pleins de bonté ,
De tendresse innocente , & d'ingenuité :
De la maniere enfin que la pure nature
Exprime d'Amour la premiere blessure.

ARNOLPHE. *bas.*

Voilà, friponne, à quoy l'écriture te sert,
Et contre mon dessein l'art t'en fut découuert.

HORACE *lit.*

IE veux vous escrire, & ie suis bien en peine par où ie m'y prendray. I'ay des pensées que ie desirerois que vous sceussiez; mais ie ne sçay comment faire pour vous les dire, & ie me deffie de mes paroles. Comme ie commence à connoistre qu'on m'a tousiours tenuë dans l'ignorance, i'ay peur de mettre quelque chose qui ne soit pas bien, & d'en dire plus que ie ne deurois. En verité ie ne sçay ce que vous m'avez fait; mais ie sens que ie suis faschée à mourir de ce qu'on me fait faire contre vous, que i'auray toutes les peines du monde à me passer de vous, & que ie serois bien aise d'estre à vous. Peut-estre qu'il y a du mal à dire cela; mais enfin ie ne puis m'empescher de le dire, & ie voudrois que cela se pust faire, sans qu'il y en eust. On me dit fort, que tous les ieunes hommes sont des trompeurs; qu'il ne les faut point écouter; & que tout ce que vous me dites, n'est que pour m'abuser; mais ie vous assure, que ie n'ay pû encore me figurer cela de vous; & ie suis si touchée de vos paroles, que ie ne sçauois croire qu'elles

52 L'ESCOLE DES FEMMES,

soient menteuses. Dites-moy franchement ce qui en est : car enfin, comme ie suis sans malice, vous auriez le plus grand tort du monde, si vous me trompiez ; & ie pense que i'en mourrois de déplaisir.

ARNOLPHE.

Hom chienne !

HORACE.

Qu'avez-vous ;

ARNOLPHE.

Moy ? rien ; c'est que ie rouffe,

HORACE.

Avez-vous iamaïs veu, d'expressions plus douce ?
Malgré les soins maudits d'un iniuste pouvoir,
Un plus beau naturel peut-il se faire voir ?
Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable,
De gaster meschamment ce fons d'ame admirable ;
D'auoir dans l'ignorance & la stupidité,
Voulu de cét esprit estouffer la clarté ?
L'Amour a commencé d'en déchirer le voile,
Et si par la faueur de quelque bonne estoile,
Ie puis comme i'espere, à ce franc animal,
Ce traistre, ce boureau, ce faquin, ce brutal.....

ARNOLPHE.

Adieu.

HORACE.

Comment si viste ?

ARNOLPHE.

Il met dans la pensée

Venu tout maintenant vne affaire pressée.

HORACE.

Mais ne sçauriez-vous point, comme on la tient de
prés,

Qui dans cette maison pourroit auoir accès ?
 I'en vse sans scrupule , & ce n'est pas merueille ,
 Qu'on se puisse , entre amis , seruir à la pareille.
 I'en'ay plus là dedans que gens pour m'observer ;
 Et seruant & valet que ie viens de trouuer ,
 N'ont iamais , de quelque air que ie m'y sois p^a
 prendre ,

Adoucy leur rudesse à me vouloir entendre.
 I'auois pour de tels coups certaine vieille en main ,
 D'un genie à vray dire au dessus de l'humain.
 Elle m'a dans l'abord seruy de bonne sorte :
 Mais depuis quatre iours la pauvre femme est morte.
 Ne me pourriez-vous point ouurir quelque moyen ?

ARNOLPHE.

Non vrayment, & sans moy vous en trouuerez bien.

HORACE.

Adieu donc. Vous voyez ce que ie vous confie.



SCENE V.

ARNOLPHE.

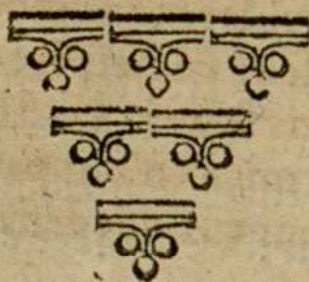
Comme il faut deuant luy que ie me mortifie !
 Quelle peine à cacher mon déplaisir cuisant !
 Quoy pour vne innocente , vn esprit si present ?
 Elle a feint d'estre telle à mes yeux la traistresse ;
 Où le diable à son ame a soufflé cette adresse.
 Enfin me voilà mort par ce funeste escrit.
 Ie voy qu'il a , le traistre , empaumé son esprit ,
 Qu'à ma suppression il s'est ancré chez elle ;

C iij

54 L'ESCOLE DES FEMMES,

Et c'est mon desespoir, & ma peine mortelle.
 Je souffre doublement dans le vol de son cœur,
 Et l'amour y pâtit aussi bien que l'honneur.
 L'enrage de trouver cette place usurpée,
 Et l'enrage de voir ma prudence trompée.
 Je sçay que pour punir son amour libertin
 Je n'ay qu'à laisser faire à son mauvais destin,
 Que ie seray vengé d'elle par elle-mesme :
 Mais il est bien fascheux de perdre ce qu'on aime.
 Ciel ! puisque pour vn choix i'ay tant Philosophé,
 Faut-il de ses appas m'estre si fort coëffé ?
 Elle n'a ny parens, ny support, ny richesse,
 Elle trahit mes soins, mes bontez, ma tendresse,
 Et cependant ie l'aime, après ce lasche tour,
 Jusqu'à ne me pouoir passer de cét amour,
 Sot, n'as-tu point de honte ? Ah ie creue, i'enrage,
 Et ie souffle terois mille fois mon visage.
 Je veux entrer vn peu ; mais seulement pour voir
 Quelle est sa contenance après vn trait si noir.
 Ciel faites que mon front soit exempt de disgrâce :
 Ou bien s'il est escrit, qu'il faille que i'y passe,
 Donnez-moy, tout au moins, pour de tels accidens
 La constance qu'on voit à de certaines gens.

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE.

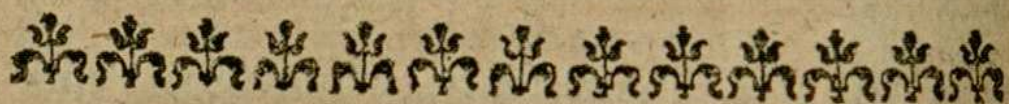


Icy peine, ie l'auouë, à demeurer en
 place,
 Et de mille soucis mon esprit s'em-
 barasse,
 Pour pouuoir mettre vn ordre & dedans & dehors,
 Qui du godelureau rompe tous les efforts.
 De quel œil la traistresse a soustenu ma veuë !
 De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émeuë,
 Et bien qu'elle me mette à deux doigts du trespas,
 On diroit à la voir qu'elle n'y touche pas.
 Plus en la regardant ie la voyoit tranquile,
 Plus ie sentoïs en moy s'eschauffer vne bile;
 Et ces boüillans transports dont s'enflammoit mon
 cœur,
 Y sembloient redoubler mon amoureuse ardeur.
 I'estois aigray, fasché, desesperé contr'elle,
 Et cependant iamais ie ne la vis si belle;
 Iamais ses yeux au miens n'ont parû si perçans,
 Iamais ie n'eus pour eux des desirs si pressans,

C iij

§6 L'ESCOLE DES FEMMES,

Et ie sens là dedans qu'il faudra que ie creue,
Si de mon triste sort sa disgrâce s'acheue.
Quoy ? i'auray dirigé son education
Avec tant de tendresse & de précaution ?
Ie l'auray fait passer chez moy dès son enfance ?
Et i'en auray chery la plus tendre esperance ?
Mon cœur aura basti sur ses attraits naissans ?
Et creu la mitonner pour moy durant treize ans ?
Afin qu'un ieune fou dont elle s'amourache
Me la vienne enleuer iusque sur la moustache,
Lors qu'elle est avec moy marié à demy.
Non parbleu, non parbleu, petit sot mon amy ?
Vous aurez beau tourner, ou i'y perdray mes peines,
Ou ie rendray ma foy, vos esperances vaines,
Et de moy tout à fait vous ne vous rirez point.



SCENE II.

LE NOTAIRE, ARNOLPHE.

LE NOTAIRE.

AH le voilà ! Bon iour : me voicy tout à point
Pour dresser le contract que vous me souhaitez faire.

ARNOLPHE *sans le voir.*

Comment faire !

LE NOTAIRE.

Il le faut dans la forme ordinaire.

ARNOLPHE *sans le voir.*

A mes précautions ie veux songer de prés.

L E N O T A I R E.

Je ne passeray rien contre vos interets.

ARNOLPHE *sans le voir.*

Il se faut garantir de toutes les surprises.

L E N O T A I R E.

Suffit qu'entre mes mains vos affaires soient mises.

Il ne vous faudra point de peur d'estre deçu ,

Quittancer le contract que vous n'avez reçu.

ARNOLPHE *sans le voir.*

J'ay peur , si ie vais faire éclater quelque chose ,

Que de cét incident par la ville on ne cause.

L E N O T A I R E.

Et bien il est aisé d'empescher cét éclat ,

Et l'on peut en secret faire vostre Contract.

ARNOLPHE *sans le voir.*

Mais comment faudra-il qu'avec elle j'en sorte ?

L E N O T A I R E.

Le doüaire se regle au bien qu'on vous apporte.

ARNOLPHE *sans le voir.*

Je l'ayme , & cét amour est mon grand embarras.

L E N O T A I R E.

On peut avantager vne femme en ce cas.

ARNOLPHE *sans le voir.*

Quel traitement luy faire en pareille auanture ?

L E N O T A I R E.

L'ordre est que le futur doit doüier la future

Du tiers du dot qu'elle a : mais cét ordre n'est rien ,

Et l'on va plus auant lors que l'on le veut bien.

ARNOLPHE *sans le voir.*

Si.....

L E N O T A I R E. *Arnolphe l'apperceuant.*

Pour le preciput il les regarde ensemble.

Je dis que le futur peut comme bon luy semble

Doüier la future.

58 L'ESCOLE DES FEMMES,

ARNOLPHE *l'ayant apperceu.*

Euh !

LE NOTAIRE.

Il peut l'avantager

Lors qu'il l'aime beaucoup & qu'il veut l'obliger,
Et cela par doüaire, ou préfix qu'on appelle,
Qui demeure perdu par le trespas d'icelle,
Ou sans retour, qui va de ladite à ses hoirs,
Ou coustumier, selon les differens vouldoirs,
Ou par donation dans le contract formelle,
Qu'on fait, ou pur & simple, ou qu'on fait mu-
ruelle,

Pourquoy hauffer le dos ? est-ce qu'on parle en fat,
Et que l'on ne sçait pas les formes d'un contract ?
Qui me les apprendra ? personne ; ie presume.
Sçais-je pas qu'estant joints on est par la Coustume,
Communs en meubles, biens, immeubles & con-
quests,

A moins que par vn Acte on y renonce exprés ?
Sçay-je pas que le tiers du bien de la future
Entre en communauté, pour.....

ARNOLPHE.

Oüy, c'est chose seure ;

Vous sçavez tout cela ; mais qui vous en dit mot ?

LE NOTAIRE.

Vous qui me pretendez faire passer pour sot,
En me haussant l'espaule, & faisant la grimace.

ARNOLPHE.

La peste soit fait l'homme, & la chienne de face.
Adieu : C'est le moyen de vous faire finir.

LE NOTAIRE.

Pour dresser vn Contract m'a-t'on pas fait venir ?

ARNOLPHE.

Oüy, ie vous ay mandé : mais la chose est remise

Et l'on vous mandera quand l'heure sera prise.
Voyez quel Diable d'homme avec son entretien ?

LE NOTAIRE.

Je pense qu'il en tient , & ie croy penser bien.



SCENE III.

LE NOTAIRE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

LE NOTAIRE.

M'Estes-vous pas venu querir pour vostre Maître ?

ALAIN.

Oüy.

LE NOTAIRE.

I'ignore pour qui vous le pouuez connoistre :
Mais allez de ma part luy dire de ce pas :
Que s'est vn fou fieffé.

GEORGETTE.

Nous n'y manquerons pas.



SCENE IV.

ALAIN, GEORGETTE,
ARNOLPHE.

ALAIN.

M^{On} sieur.....

ARNOLPHE.

Approchez-vous vous estes mes fidelles,
Mes bons, mes vrais amis, & i'en sçay des nouvelles.

ALAIN.

Le Notaire.

ARNOLPHE.

Laiſſons, c'est pour quelque'autre jour.
On veut à mon honneur joüer d'un mauvais tour :
Et quel affront pour vous mes enfans pourroit-c'e-
stre ,

Si l'on auoit osté l'honneur à vostre Maistre ?
Vous n'oseriez après paroistre en nul endroit,
Et chacun vous voyant vous montreroit au doigt.
Donc puisqu'autant que moy l'affaire vous regarde,
Il faut de vostre part faire vne telle garde ,
Que ce galand ne puisse en aucune façon.....

GEORGETTE.

Vous nous avez tantost montré nostre leçon.

ARNOLPHE.

Mais à ses beaux discours gardez-bien de vous ren-
dre.

ALAIN.

Oh ! vraiment.....

COMEDIE.

61

GEORGETTE.

Nous sçauons comme il faut s'en deffendre.

ARNOLPHE.

S'il venoit doucement ; Alain , mon pauvre cœur ,
Par vn peu de secours soulage ma langueur.

ALAIN.

Vous estes vn sot.

ARNOLPHE *à Georgette.*

Bon. Georgette ma mignonne

Tu me paroist si douce , & si bonne personne.

GEORGETTE.

Vous estes vn nigaut.

ARNOLPHE *à Alain.*

Bon. Quel mal trouues-tu

Dans vn dessein honnesté , & tout plein de vertu ?

ALAIN.

Vous estes vn fripon.

ARNOLPHE *à Georgette.*

Fort bien. Ma mort est seure

Si tu ne prens pitié des peines que j'endure.

GEORGETTE.

Vous estes vn benest , vn impudent.

ARNOLPHE.

Fort bien.

Ie ne suis pas vn homme à vouloir rien pour rien ;

Ie sçay quand on me sert en garder la memoire :

Cependant par auance , Alain voilà pour boire ,

Et voilà pour t'auoir , Georgette , vn cottillon.

Ils tendent tous deux la main , & prennent l'argent.

Ce n'est de mes bien-faits qu'un simple échantillon.

Toute la courtoisie , enfin , dont ie vous presse ,

C'est que ie puisse voir vostre belle Maistresse.

GEORGETTE *le poussant.*

Ad'autres.

62 L'ESCOLE DES FEMMES,

ARNOLPHE.

Bon cela.

ALAIN *le pousfant.*

Hors d'icy.

ARNOLPHE.

Bon.

GEORGETTE *le pousfant.*

Mais tost.

ARNOLPHE.

Bon. Hola, c'est assez.

GEORGETTE.

Fais-je pas comme il faut?

ALAIN.

Est-ce de la façon que voulez l'entendre?

ARNOLPHE.

Oüy, fort bien; hors l'argent qu'il ne falloit pas prendre.

GEORGETTE.

Nous ne nous sommes pas souvenus de ce point.

ALAIN.

Voulez-vous qu'à l'instant nous recommençons?

ARNOLPHE.

Point.

Suffit, rentrez tous deux.

ALAIN.

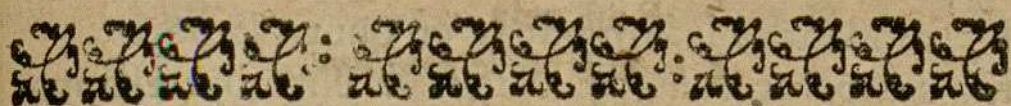
Vous n'avez rien qu'à dire.

ARNOLPHE.

Non, vous, dis-je, rentrez, puis que ie le desire.

Ie vous laisse l'argent; allez, ie vous rejoins;

Ayez bien l'œil à tout, & secondez mes soins.



SCENE V.

ARNOLHE.

IE veux pour espion qui soit d'exacte veuë ,
Prendre le Sauetier du coin de nostre rue.
Dans la maison tousiours ie pretends la tenir ,
Y faire bonne garde , & sur tout en bannir
Vendeuses de Ruban , Perruquieres , Coiffeuses ,
Faiseuses de Mouchoirs , Gantiers , Reuendeuses ,
Tous ces gës qui sous main trauaillent chaque iour ,
A faire reüssir les mysteres d'amour.
Enfin i'ay veu le monde , & i'en sçay les fineses.
Il faudra que mon homme ait de grandes addressees ,
Si Message ou Poulet de sa part peut entrer.



SCENE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

LA place m'est heureuse à vous y rencontrer.
Ie viens de l'eschapper bien belle , ie vous iure.
Au sortir d'auec vous sans preuoir l'auanture ,
Seule dans son balcon i'ay veu paroistre Agnès ,
Qui des arbres prochains prenoit vn peu le frais.

64 L'ESCOLE DES FEMMES,

Après m'auoir fait signe, elle a sceu faire en sorte,
Descendant au iardin, de m'en ouurir la porte:
Mais à peine tous deux dans sa chambre estions-
nous,

Qu'elle a sur les degrez entendu son jaloux;
Et tout ce qu'elle a pû, dans vn tel accessoire,
C'est de me renfermer dans vne grande armoire.
Il est entré d'abord, ie ne le voyois pas,
Mais ie l'oyois marcher, sans rien dire, à grâds pas;
Poussant de temps en temps des sôûpirs pitoyables,
Et donnant quelquefois de grands coups sur les
tables,

Frapant vn petit chien qui pour luy s'émouuoit,
Et iettant brusquement les hardes qu'il trouuoit,
Il a mesme cassé, d'vne main mutinée,
Des vases dont la belle ornoit sa cheminée.
Et sans doute il faut bien qu'à ce becque cornu.
Du trait qu'elle a iouié quelque iour soit venu.
Enfin après cent tours ayant de la maniere,
Sur ce qui n'en peut mais déchargé sa colere,
Mon ialoux inquiet sans dire son ennuy,
Est fortly de la chambre, & moy de mon estuy,
Nous n'auons point voulu, de peur du personnage,
Risquer à nous tenir ensemble dauantage,
C'estoit trop hazarder; mais ie dois cette nuit,
Dans sa chambre vn peu tard m'introduire sans
bruit:

En toussant par trois fois ie me feray connoistre,
Et ie dois au signal voir ouurir la fenestre,
Dont avec vne échelle, & secondé d'Agnés,
Mon amour taschera de me gagner l'accès.
Comme à mon seul amy ie veux bien vous l'ap-
prendre.

L'allegresse du coeur s'augmente à la respandre,

Et goustast- on cent fois vn bon-heur tout parfait ,
On n'en est pas content si quelqu'vn ne le sçait.
Vous prédray part, ie pense, à l'heur de mes affaires.
Adieu , ie vais songer aux choses necessaires.



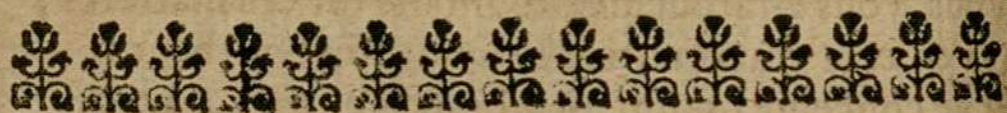
SCENE VII.

ARNOLPHE.

Q Voy , l'Astre qui s'obstine à me desesperer ,
Ne me donnera pas le temps de respirer ?
Coup sur coup ie verray par leur intelligence ,
De mes soins vigilans confondre la prudence ?
Et ie seray la dupe , en ma maturité ,
D'une ieune innocente , & d'un ieune éuenté ?
En sage Philosophe on m'a veu vingt années ,
Contempler des maris les tristes destinées ,
Et m'instruire avec soin de tous les accidens ,
Qui font dans le mal-heur tomber les plus prudens :
Des disgraces d'autruy profitant dans mon ame ,
I'ay cherché les moyens voulant prendre vne fem-
me ,
De pouuoir garantir mon front de tous affrons ,
Et le tirer de pair d'avec les autres fronts :
Pour ce noble dessein i'ay crû mettre en pratique ,
Tout ce que peut trouuer l'humaine Politique ,
Et comme si du sort il estoit arresté ,
Que nul homme icy bas n'en seroit exempté ,
Après l'experience , & toutes les lumieres ,
Que i'ay pû m'acquérir sur de telles matietes ,

66 L'ESCOLE DES FEMMES,

Après vingt ans & plus, de meditation,
 Pour me conduire en tout avec precaution,
 De tant d'autres maris i'aurois quitté la trace,
 Pour me trouver après dans la mesme disgrâce !
 Ah bourreau de destin, vous en aurez menty !
 De l'objet qu'on poursuit, ie suis encore nanty.
 Si son cœur m'est volé par ce blondin funeste,
 I'empescheray du moins qu'on s'empare du reste,
 Et cette nuit qu'on prend pour ce galand exploit,
 Ne se passera pas si doucement qu'on croit,
 Ce m'est quelque plaisir, parmy tant de tristesse,
 Que l'on me donne auis du piege qu'on me dresse,
 Et que cét estourdy qui veut m'estre fatal,
 Fasse son confident de son propre Rival.



SCENE VIII.

CHRISALDE, ARNOLPHE.

CHRISALDE.

ET bien souperons-nous avant la promenade ?

ARNOLPHE.

Non, ie jeûne ce soir.

CHRISALDE.

D'où vient cette boutade ?

ARNOLPHE.

De grace excusez-moy, i'ay quelque autre embarras.

CHRISALDE.

Vostre hymen resolu ne se fera-t'il pas ?

ARNOLPHE.

s'est trop s'inquieter des affaires des autres.

CHRISALDE.

Oh, oh, si brusquement ? quels chagrins sont les vôtres ?

Seroit-il point, compere, à vostre passion,

Arriué quelque peu de tribulation ?

Je le iurerois presque à voir vostre visage.

ARNOLPHE.

Quoy qu'il m'arriue, au moins auray-je l'avantage,

De ne pas ressembler à de certaines gens,

Qui souffrent doucement l'approche des galans.

CHRISALDE.

C'est vn estrange fait qu'avec tant de lumieres.

Vous vous effarouchiez tousiours sur ces matieres ;

Qu'en cela vous mettiez le souverain bon-heur,

Et ne conceuiez point au monde d'autre honneur.

Estre auare, brutal, fourbe, meschant, & lasche,

N'est rien à vostre auis auprès de cette tache ;

Et de quelque façon qu'on puisse auoir vescu,

On est homme d'honneur quand on n'est point cocu.

A le bien prendre, au fond, pourquoy voulez-vous croire,

Que de ce cas fortuit dépende nostre gloire ?

Et qu'une ame bien née ait à se reprocher,

L'iniustice d'un mal qu'on ne peut empescher.

Pourquoy voulez-vous, dis-je, en prenant une femme,

Qu'on soit digne à son choix de louange ou de blâme,

Et qu'on s'aille former un monstre plein d'effroy,

De l'affront que nous fait son manquement de foy ?

Mettez-vous dans l'esprit qu'on peut du cocuage,

Se faire en galand homme une plus douce image,

68 L'ESCOLE DES FEMMES,

Que des coups du hazard aucun n'estant garant,
Cét accident de soy doit estre indifferend,
Et qu'enfin tout le mal, quoy que le monde glose,
N'est que dans la façon de recevoir la chose.
Et pour se bien conduire en ses difficultez,
Il y faut comme en tout fuir les extremittez;
N'imiter pas ces gens vn peu trop debonnaires,
Qui tirent vanité de ses sortes d'affaires;
De leurs femmes tousiours vont citant les galans;
Et font par tout l'éloge, & proffnent leurs talens;
Témoignent avec eux d'estroites sympathies;
Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs parties:
Et font qu'avec raison les gens sont estonnez,
De voir leur hardiesse à montrer là leur nez,
Ce procedé, sans doute, est tout à fait blâmable:
Mais l'autre extrémité n'est pas moins condamnable.

Si ie n'approuue pas ces amis de galans,
Ie ne suis pas aussi pour ces gens turbulens,
Dont l'imprudent chagrin qui tempeste & qui
gronde,
Attire, au bruit qu'il fait, les yeux de tout le monde;
Et qui par cet éclat semblent ne pas vouloir
Qu'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuuent auoir.
Entre ces deux partis il en est vn honneste,
Où dans l'occasion l'homme prudent s'arreste,
Et quand on le sçait prendre on n'a point à rougir,
Du pis dont vne femme avec nous puisse agir.
Quoy qu'on en puisse dire, enfin, le cocuage
Sous des traits moins affreux aisément s'enuillage:
Et, comme ie vous dis, toute l'habilité,
Ne va qu'à le sçauoir tourner du bon costé.

ARNOLPHE.

Après ce beau discours, toute la confrairie

Doit vn remercement à voſtre Seigneurie :
Et quiconque voudra vous entendre parler ,
Montrera de la ioye à s'y voir enroller.

CHRISALDE.

Ie ne dis pas cela , car c'est ce que ie blaſme :
Mais comme c'est le ſort qui nous donne vne fem-
me ,

Ie dis que l'on doit faire ainſi qu'au ieu de dez ,
Où , ſ'il ne vous vient pas ce que vous demandez ,
Il vous faut joiſſer d'adreſſe , & d'une ame reduite ,
Corriger le hazard par la bonne conduite.

ARNOLPHE.

C'est à dire dormir , & manger toujours bien ,
Et ſe perſuader que tout cela n'eſt rien.

CHRISALDE.

Vous penſez-vous mocquer : mais à ne vous rien
feindre ,

Dans le monde ie voy cent choſes plus à craindre ,
Et dont ie me ferois vn bien plus grand mal-heur ,
Que de cét accident qui vous fait tant de peur.
Penſez-vous qu'à choiſir de deux choſes preſcrites ,
Ien'aimaſſe pas mieux eſtre ce que vous dites ,
Que de me voir mary de ces femmes de bien ,
Dont la mauuaiſe humeur fait vn procez ſur rien :
Ces dragons de vertu , ces honneſtes Diabieſſes ,
Se retranchant toujours ſur leurs ſages proüeſſes ,
Qui pour vn petit tort qu'elles ne nous font pas ,
Prennent droit de traiter les gens de haut en bas ,
Et veulent , ſur le pied de nous eſtre fidelles ,
Que nous ſoyons tenus à tout endurer d'elles.
Encor vn coup compere , apprenez qu'en effect ,
Le Cocuage n'eſt que ce que l'on le fait ,
Qu'on peut le ſouhaitter pour de certaines cauſes ,
Et qu'il a ſes plaiſirs comme les autres choſes.

70 L'ESCOLE DES FEMMES,

ARNOLPHE.

Si vous estes d'humeur à vous en contenter,
Quant à moy ce n'est pas la mienne d'en tâter;
Et plutoſt que ſubir vne telle auanture...

CHRISALDE.

Mon Dieu ne jurez point de peur d'eſtre parjure,
Si le ſort l'a réglé, vos ſoins ſont ſuperflus,
Et l'on ne prendra pas voſtre auiſ là deſſus.

ARNOLPHE.

Moy ! ie ſerois cocu ?

CHRISALDE.

Vous voilà bien malade.

Mille gens le ſont bien ſans vous faire brauade;
Qui de mine, de cœur, de biens, & de maiſon,
Ne feroient avec vous nulle comparaïſon.

ARNOLPHE.

Et moy ie n'en voudrois avec eux faire aucune,
Mais cette raillerie en vn mot m'importune:
Briſons-là, s'il vous plaïſt.

CHRISALDE.

Vous eſtes en courroux.

Nous en ſçaurons la cauſe: Adieu ſouuenez-vous,
Quoy que ſur ce ſujet voſtre honneur vous inſpire,
Que c'eſt eſtre à demy ce que l'on vient de dire,
Que de vouloir jurer qu'on ne le fera pas.

ARNOLPHE.

Moy, ie le jure encore, & ie vais de ce pas,
Contre cét accident trouuer vn bon remede.



SCENE IX.

ALAIN, GEORGETTE,
ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

MEs amis, c'est ainsi que j'implore vostre aide.
Je suis edifié de vostre affection ;
Mais il faut qu'elle éclaire en cette occasion ;
Et si vous m'y seruez selon ma confiance.
Vous estes asseurez de vostre recompense.
L'homme que vous sçavez, n'en faites point de
bruit,

Veut, comme ie l'ay sceu, m'attraper cette nuit ;
Dans la chambre d'Agnés entrer par escalade :
Mais il luy faut nous trois dresser vne embuscade.
Je veux que vous preniez chacun vn bon baston,
Et quand il sera près du dernier eschelon ;
(Car dans le temps qu'il faut i'ouuriray la fenestre)
Que tous deux à l'enuy vous me chargiez ce traître :
Mais d'un air dont son dos garde le souuenir :
Et qui luy puisse apprendre à n'y plus reuenir :
Sans me nommer pourtant en aucune maniere,
Ny faire aucun semblant que ie seray derriere.
Auriez-vous bien l'esprit de servir mon courroux ?

ALAIN.

S'il ne tient qu'à frapper, mon Dieu, tout est à nous.
Vous verrez, quand ie bas, si i'y vais de main morte.

72 L'ESCOLE DES FEMMES,
GEORGETTE.

La mienne, quoy qu'aux yeux, elle semble moins
forte,

N'en quitte pas sa part à le bien estriller.

ARNOLPHE.

Rentrez donc, & sur tout gardez de babiller.

Voilà pour le prochain vne leçon vtile,

Et tous les Maris qui sont en cette Ville,

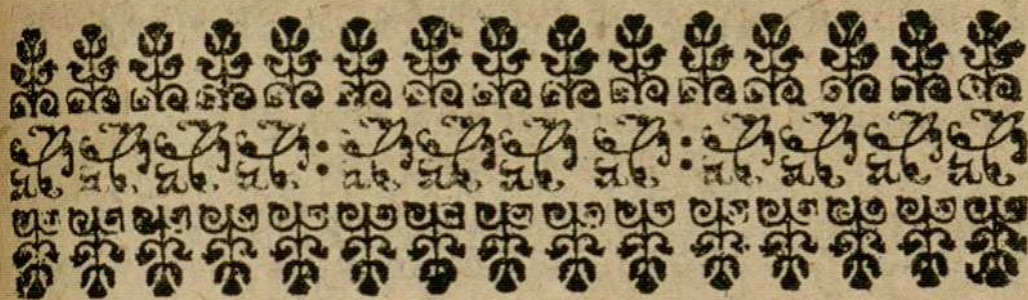
De leurs femmes ainsi receuoient le Galand,

Le nombre des Cocus ne seroit pas si grand.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.



Traistres, qu'avez-vous fait par cette violence?

ALAIN.

Nous vous auons rendu, Monsieur
obeissance.

ARNOLPHE.

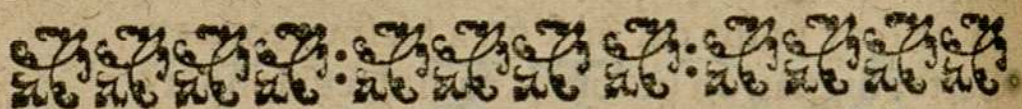
De cette excuse en vain vous voulez vous armer.
L'ordre estoit de le battre, & non de l'assommer;
Et c'estoit sur le dos, & non pas sur la teste,
Que i'auois commandé qu'on fist choir la tem-
peste.

Ciel! dans quel accident me iette icy le sort?
Et que puis-je resoudre à voir cet homme mort:

D

74 L'ESCOLE DES FEMMES ;

Rentrez dans la maison ; & gardez de rien dire
De cét ordre innocent que i'ay pû vous prescrire.
Le iour s'en va paroistre , & ie vais consulter
Comment dans ce malheur ie me dois comporter.
Hélas ! que deuiendray-ie ? & que dira le pere ,
Lors qu'inopinément il sçaura cette affaire ?



SCENE II.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

IL faut que i'aille vn peu reconnoistre qui c'est.

ARNOLPHE.

Eust-on iamais preueu... Qui va là ? s'il vous plait.

HORACE.

C'est vous , Seigneur Arnolphe.

ARNOLPHE.

Oüy ; mais vous...

HORACE.

C'est Horace.

Ie m'en allois chez-vous , vous prier d'vne grace.
Vous sortez bien matin.

ARNOLPHE *bas.*

Quelle confusion !

Est-ce vn enchantement ? est-ce vne illusion ?

I'estois, à dire vray, dans vne grande peine ;
Et ie benis du Ciel la bonté souveraine,
Qui fait qu'à poinct nommé ie vous rencõtre ainsi.
Ie viens vous auertir que tout a reüssi ;
Et mesme beaucoup plus que ie n'eusse osé dire ;
Et par vn incident qui deuoit tout détruire.
Ie ne sçay point par où l'on a pû soupçonner
Cette assignation qu'on m'auoit sceu donner :
Mais estant sur le poinct d'atteindre à la fenestre
I'ay, cõtre mon espoir, veu quelques gens paroistre.
Qui sur moy brusquement leuant chacun le bras
M'ont fait manquer le pied & tomber iusqu'en bas ;
Et ma cheute aux despens de quelque meurtrisseure,
De vingt coups de baston m'a sauué l'auanture.
Ces gens-là, dont estoit ie pense mon jaloux,
Ont imputé ma cheute à l'effort de leurs coups,
Et comme la douleur vn assez long espace
M'a fait sans remuër demeurer sur la place,
Ils ont crû tout de bon qu'ils m'auoient assommé,
Et chacun d'eux s'en est aussi-tost allarmé.
I'entendois tout leur bruit dans le profond silence,
L'un l'autre ils s'accusoient de cette violence,
Et sans lumiere aucune, en querellant le sort,
Sont venus doucement taster si i'estois mort.
Ie vous laisse à penser si dans la nuit obscure,
I'ay d'un vray trépassé sceu tenir la figure.
Ils se sont retirez avec beaucoup d'effroy ;
Et comme ie songeois à me retirer, moy,
De cette feinte mort la ieune Agnès émeüe
Avec empressement est deuers moy venuë :
Car les discours qu'entr'eux ces gens auoient tenus
Iusques à son oreille estoient d'abord venus,
Et pendant tout ce trouble estant moins obseruée,
Du logis aysement elle s'estoit sauuée.

76 L'ESCOLE D'ES FEMMES ;

Mais me trouuant sans mal elle a fait éclater
 Vn transport difficile à bien représenter.
 Que vous diray-ie ? enfin cette aymable personne
 A suiuy les conseils que son amour luy donne ;
 N'a plus voulu songer à retourner chez soy ,
 Et de tout son destin s'est commise à ma foy .
 Considérez vn peu par ce trait d'innocence
 Où l'expose d'un fou la haute impertinence ;
 Et quels fascheux perils elle pourroit courir.
 Si i'estois maintenant homme à la moins cherir.
 Mais d'un trop pur amour mon ame est embrazée,
 I'aimerois mieux mourir que l'auoir abusée ;
 Je luy vois des appas dignes d'un autre sort ,
 Et rien ne m'en sçauroit separer que la mort.
 Je préuoy là-dessus l'empyement d'un pere :
 Mais nous prendrons le temps d'apaiser sa colere :
 A des charmes si doux ie me laisse emporter ,
 Et dans la vie , enfin , il se faut contenter.
 Ce que ie veux de vous , sous vn secret fidelle ,
 C'est que ie puisse mettre en vos mains cette Belle ;
 Que dans vostre maison , en faueur de mes feux ,
 Vous luy donniez retraite au moins vn iour ou deux,
 Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher sa fuite ,
 Et qu'on en pourra faire vne exacte poursuite ,
 Vous sçauiez qu'une fille , aussi , de sa façon
 Donne avec vn ieune homme vn estrange soupçon ;
 Et comme c'est à vous , seur de vostre prudence,
 Que i'ay fait de mes feux entiere confidence ,
 C'est à vous seul aussi , comme amy genereux ,
 Que ie puis confier ce dépost amoureux.

ARNOLPHE.

Je suis, n'en doutez point, tout à vostre seruice.

HORACE.

Vous voulez bien me rendre vn si charmant office ?

ARNOLPHE.

Tres-volontiers, vous dis-je, & ie me sens raurir
De cette occasion que i'ay de vous seruir;
Ie rends graces au Ciel de ce qu'il me l'enuoye,
Et n'ay iamais rien fait avec si grande joye.

HORACE.

Que ie suis redeuable à toutes vos bontez!
I'auois de vostre part craint des difficultez:
Mais vous estes du monde, & dans vostre sagesse
Vous sçauiez excuser le feu de la ieunesse.
Vn de mes gens la garde au coin de ce détour.

ARNOLPHE.

Mais comment ferons-nous; car il fait vn peu iour.
Si ie la prens icy, l'on me verra, peut-estre,
Et s'il faut que chez moy vous veniez à paroistre,
Des valets causeront. Pour iouier au plus sur,
Il faut me l'amener dans vn lieu plus obscur:
Mon allée est commode, & ie l'y vais attendre.

HORACE.

Ce sont précautions qu'il est fort bon de prendre.
Pour moy ie ne feray que vous la mettre en main,
Et chez moy sans éclat ie retourne soudain.

ARNOLPHE.

Ah fortune! ce trait d'auanture propice.
Repare tous les maux que m'a faits ton caprice:



SCENE III.

AGNES, HORACE, ARNOLPHE

HORACE.

*Arnol-
phe luy
préd la
main
sans
qu'elle
le con-
noisse.*

NE soyez point en peine, où ie vais vous mener.
C'est vn logement seur que ie vous fais dōner.
Vous loger avec moy ce seroit tout détruire,
Entrez dans cette porte, & laissez-vous conduire.

AGNES.

Pourquoy me quittez-vous ?

HORACE.

Chere Agnès, il le faut.

AGNES.

Songez donc, ie vous prie, à reuenir bien-tost.

HORACE.

T'en suis assez pressé par ma flame amoureuse.

AGNES.

Quand ie ne vous vois point, ie ne suis point ioyeuse.

HORACE.

Hors de vostre presence on me voit triste aussi.

AGNES.

Helas ! s'il estoit vray, vous resteriez icy.

HORACE.

Quoy ! vous pourriez douter de mō amour extrême ?

AGNES.

Non, vous ne m'aymez pas autant que ie vous aime.

Ah ! l'on me tire trop ! *Arnolphe la tire.*

HORACE.

C'est quil est dangereux,

Chere Agnés, qu'en ce lieu nous soyons veus tous
deux.

Et le parfait amy de qui la main vous presse,
Suit le zele prudent qui pour nous l'interesse.

AGNES.

Mais suiure vn inconnu que...

HORACE.

N'aprehendez rien,

Entre de telles mains vous ne ferez que bien.

AGNES.

Je me trouuerois micux entre celles d'Horace.
Et i'aurois....

AGNES à Arnolphe qui la tire encore.

Attendez.

HORACE.

Adieu, le iour me chasse.

AGNES.

Quand vous verray-ie donc?

HORACE.

Bien-tost assurement.

AGNES.

Que ie vais m'ennuyer iusques à ce moment!

HORACE.

Grace au Ciel, mon bonheur n'est plus en concu-
rence,

Et ie puis maintenant dormir en assurance.



SCENE IV.

ARNOLPHE, AGNES,

ARNOLPHE *le nés dans son marteau.*

Venez, ce n'est pas là que ie vous logeray,
Et vostre giste ailleurs est par moy préparé.
Je pretends en lieu seur mettre vostre personne.
Me connoissez-vous?

AGNES *le reconnoissant.*

Hay.

ARNOLPHE.

Mon visage, friponne,

Dans cette occasion rend vos sens effrayez,
Et c'est à contre-cœur qu'icy vous me voyez,
Le trouble en ses projets l'amour qui vous possède.
N'appellez point des yeux le Galand à vostre ayde,
Il est trop esloigné pour vous donner secours,

Agnès Ah, ah, si ieune encor, vous iouiez de ces tours!

regarde Vostre simplicité qui semble sans pareille,

si elle Demande si l'on fait les Enfans par l'oreille,

ne ver- Et vous sçauiez donner des rendez-vous la nuit,

rapoint Et pour suiure vn Galand vous éuader sans bruit.

Mora- Tu-dieu! comme avec luy, vostre langue cajole.

ce. Il faut qu'on vous ait mise à quelque bonne école.

Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris?

Vous ne craignez donc plus de trouuer des Esprits?

Et ce Galand la nuit vous a donc enhardie?

Ah, Coquine, en venir à cette perfidie:

Malgré tous mes bien-faits former vn tel deſſein ,
Petit ſerpent que i'ay reſchauffé dans mon ſein ,
Et qui dés qu'il ſe ſent par vne humeur ingrate ,
Cherche à faire du mal à celuy qui le flatte.

AGNES.

Pourquoy me criez-vous ?

ARNOLPHE.

I'ay grand tort en eſſet.

AGNES.

Je n'entend point de mal dans tout ce que i'ay fait.

ARNOLPHE.

Suiure vn galand n'eſt pas vne action infame ?

AGNES.

C'eſt vn homme qui dit qu'il me veut pour ſa femme :

I'ay ſuiuy vos leçons , & vous m'avez preſché
Qu'il ſe faut marier pour oſter le peché.

ARNOLPHE.

Oüy , mais pour femme moy ie pretendois vous
prendre ,

Et ie vous l'auois fait , me ſemble , aſſez entendre.

AGNES.

Oüy , mais à vous parler franchement entre nous ,
Il eſt plus pour cela ſelon mon gouſt , que vous.
Chez vous le mariage eſt faſcheux & penible ,
Et vos diſcours en font vne image terrible :
Mais las ! il le fait luy ſi remply de plaiſirs ,
Que de ſe marier il donne des deſirs.

ARNOLPHE.

Ah , c'eſt que vous l'aimez , traïſtreſſe.

AGNES.

Oüy ie l'aime.

ARNOLPHE.

Et vous auez le front de le dire à moy-meſme.

D v

82 L'ESCOLE DES FEMMES,

AGNES.

Et pourquoy, s'il est vray, ne le dirois-je pas ?

ARNOLPHE.

Le deviez-vous aimer ? Impertinente.

AGNES.

Helas !

Est-ce que j'en puis mais ; luy seul en est la cause,
Et ie n'y songeois pas lors que ce fit la chose.

ARNOLPHE.

Mais il falloit chasser cét amoureux desir.

AGNES.

Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir ?

ARNOLPHE.

Et ne sçavez-vous pas que c'estoit me déplaire ?

AGNES.

Moy, point du tout: quel mal cela vous peut-il faire ?

ARNOLPHE.

Il est vray, j'ay sujet d'en estre réjoüy.

Vous ne m'aimez donc pas, à ce conte ?

AGNES.

Vous ?

ARNOLPHE.

Oüy.

AGNES.

Helas, non ?

ARNOLPHE.

Comment, non ?

AGNES.

Voulez-vous que ie mente ?

ARNOLPHE.

Pourquoy ne m'aimer pas, Madame l'impudente ?

AGNES.

Mon Dieu, ce n'est pas moy que vous devez blâmer,
Que ne vous estes-vous comme luy fait aimer ?

Je ne vous en ay pas enuiesché, que ie pense.

ARNOLPHE.

Je m'y suis efforcé de toute ma puissance:
Mais les soins que i'ay pris, ie les ay perdu tous.

AGNES.

Vrayment, il en sçait donc là dessus plus que
vous;

Car à se faire aimer il n'a point eu de peine.

ARNOLPHE.

Voyez comme raisonne & répond la vilaine.

Peste, vne Précieuse en diroit-elle plus?

Ah! ie l'ay mal conuë, ou ma foy là dessus

Vne sotte en sçait plus que le plus habile homme,

Puis qu'en raisonnement vostre esprit se consomme,

La belle raisonneuse, est-ce qu'un si long-temps
Je vous auray pour luy nourrie à mes dépens?

AGNES.

Non, il vous rendra tout iusques au dernier double.

ARNOLPHE.

Elle a de certains mots où mon dépit redouble.

Me rendra-t-il, coquine, avec tout son pouuoir,

Les obligations que vous pouuez m'auoir?

AGNES.

Je ne vous en ay pas de si grandes qu'on pense.

ARNOLPHE.

N'est-ce rien que les soins d'élever vostre enfance?

AGNES.

Vous avez là dedans bien operé vrayment,

Et m'avez fait en tout instruire joliment.

Croit-on que ie me flatte, & qu'enfin dans ma teste

Je ne iuge pas bien que ie suis vne beste?

Moy-mesme i'en ay honte, & dans l'âge où ie suis

Je ne veux plus passer pour sotte, si ie puis.

D vj

84 L'ESCOLE DES FEMMES,

ARNOLPHE.

Vous fuyez l'ignorance, & voulez, quoy qu'il conte,
Apprendre du blondin quelque chose.

AGNES.

Sans doute.

C'est de luy que ie sçay ce que ie puis sçavoir,
Et beaucoup plus qu'à vous ie pense luy deuoir.

ARNOLPHE.

Ie ne sçay qui me tient qu'avec vne gourmande,
Ma main de ce discours ne vange la brauade.
I'enrage quand ie voy sa piquante froideur,
Et quelques coups de poing satisferoiēt mon cœur.

AGNES.

Helas, vous le pouuez, si cela peut vous plaire.

ARNOLPHE.

Ce mot, & ce regard defarme ma colere,
Et produit vn retour de tendresse de cœur,
Qui de son action m'efface la noirceur.
Chose estrange d'aimer, & que pour ces traistresses
Les hommes soient sujets à de telles foibleſſes.
Tout le monde connoist leur imperfection;
Ce n'est qu'extrauagance, & qu'indiscretion?
Leur esprit est meschant, & leur ame fragile;
Il n'est rien de plus foible, & de plus imbecile.
Rien de plus infidele, & malgré tout cela
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.
Hé bien, faisons la paix; va petite traistresse,
Ie te pardonne tout, & te rens ma tendresse.
Confidere par là l'amour que i'ay pour toy,
Et me voyant si bon, en reuanche aime-moy.

AGNES.

Du meilleur de mon cœur, ie voudrois vous com-
plaire.

Que me coûteroit-il, si ie le pouuois faire?

COMEDIE.

85

ARNOLPHE.

Mon pauvre petit bec, tu le peux, si tu veux,
 Escoute seulement ce soupir amoureux;
 Voy ce regard mourant; contemple ma personne,
 Et quitte ce morueux, & l'amour qu'il te donne.
 C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait ietté sur toy,
 Et tu seras cent fois plus heureuse avec moy.
 Ta forte passion est d'estre braue & leste,
 Tu le seras tousjours, va, ie te le proteste.
 Sans cesse nuit & iour ie te caresseray;
 Ie te bouchonneray; baisseray; mangeray.
 Tout comme tu voudras, tu pourras te conduire;
 Ie ne m'explique point, & cela c'est tout dire.
 Iusqu'où la passion peut-elle faire aller?
 Enfin à mon amour rien ne peut s'égalier.
 Quelle preuve veux-tu que ie t'en donne, ingratte?
 Me veux-tu voir pleurer? veux-tu que ie me batte?
 Veux-tu que ie m'arrache vn costé de cheveux?
 Veux-tu que ie me tuë? oüy, dy si tu le veux.
 Ie suis tout prest, cruelle, à te prouuer ma flame.

*Il fait
un sou-
pir.*

à parte

AGNES.

Tenez, tous vos discours ne me touchent point
 l'ame.

Horace avec deux mots en feroit plus que vous.

ARNOLPHE.

Ah! c'est trop me brauer, trop pousser mon cour-
 roux.

Ie suiuray mon dessein, beste trop indocile,

Et vous desnicherez à l'instant de la Ville.

Vous rebutez mes vœux, & me mettez à bout;

Mais vn cul de Couuent me vangerá de tout.



SCENE V.

ALAIN, ARNOLPHE.

ALAIN.

Je ne sçay ce que c'est, monsieur, mais il me semble
Qu'Agnés & le corps mort s'en sont allez en-
semble.

ARNOLPHE.

La voicy : dans ma chambre , allez me la nicher.
Ce ne sera pas là qu'il la viendra chercher ;
Et puis c'est seulement pour vne demie-heure.
Je vais pour luy donner vne seure demeure ,
Trouver vne voiture ; enfermez-vous des mieux ,
Et sur tout gardez-vous de la quitter des yeux.
Peut-estre que son ame estant dépaylée
Pourra de cét amour estre desabusée.



SCENE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

AH ! ie viens vous trouver accablé de douleur.
Le Ciel , Seigneur Arnolphe , a conclu mon
mal-heur ,

Et par vn trait fatal d'une injustice extrême
 On me veut arracher de la beauté que j'aime.
 Pour arriuer icy mon pere a pris le frais :
 I'ay trouué qu'il mettoit pied à terre icy prés,
 Et la cause en vn mot d'une telle venue,
 Qui, comme ie disois, ne m'estoit pas connuë,
 C'est qu'il m'a marié sans m'en écrire rien,
 Et qu'il vient en ces lieux celebrer ce lien.
 Iugez, en prenant part à mon inquietude,
 S'il pouuoit m'arriuer vn contre-temps plus rude.
 Cét Enrique, dont hier ie m'informois à vous,
 Cause tout le mal-heur dont ie ressens les coups :
 Il vient avec mon pere acheuer ma ruine,
 Et c'est sa fille vnique à qui l'on me destine.
 I'ay dès leurs premiers mots pensé m'éuanoüir ;
 Et d'abord sans vouloir plus long-temps les oüir,
 Mon pere ayant parlé de vous rendre visite,
 L'esprit plein de frayeur ie l'ay deuancé viste.
 De grace, gardez-vous de luy rien decouurir
 De mon engagement, qui le pourroit aigrir,
 Et taschez, comme en vous il prend grande creance,
 De le dissuader de cette autre alliance.

ARNOLPHE.

Oüy dà.

HORACE.

Conseillez-luy de differer vn peu,
 Et rendez en amy ce seruice à mon feu.

ARNOLPHE.

Ie n'y manqueray pas.

HORACE.

C'est en vous que i'espere.

ARNOLPHE.

Fort bien.

HORACE.

Et ie vous tiens mon veritable pere

88 L'ESCOLE DES FEMMES,

*Ils de-
meurēt
en un
coin du
Thea-
tre.*

Dites-luy que mon âge... ah ! ie le voy venir :
Escoutez les raisons que ie vous puis fournir.



SCENE VII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE,
HORACE, ARNOLPHE.

ENRIQUE à *Chrisalde*.

AVssi tost qu'à mes yeux ie vous ay veu pa-
roistre, [noistre.
Quand on ne m'eût rien dit i'aurois sçeu vous con-
Ie vous vois tous les traits de cette aimable sœur,
Dont l'hymen autrefois m'auoit fait possesseur ;
Etie serois heureux, si la Parque cruelle
M'eust laissé ramener cette épouse fidelle,
Pour iouïr avec moy des sensibles douceurs
De reuoir tous les siens après nos longs mal-heurs.
Mais puisque du destin la fatale puissance
Nous priue pour iamais de sa chere presence,
Taschons de nous resoudre, & de nous contenter
Du seul fruiet amoureux qui m'en est pû rester.
Il vous touche de prés, & sans vostre suffrage
L'aurois tort de vouloir disposer de ce gage.
Le choix du fils d'Oronte est glorieux de soy,
Mais il faut que ce choix vous plaise comme à moy.

CHRISALDE.

C'est de mon iugement auoir mauuaise estime,
Que douter si i'approuue vn choix si legitime.

COMEDIE.

89

ARNOLPHE à Horace.

Ouy, ie vais vous seruir de la bonne façon.

HORACE.

Gardez encor vn coup. . . .

ARNOLPHE.

N'ayez aucun soupçon.

ORONTE à Arnolphe.

Ah ! que cette embrassade est pleine de tendresse.

ARNOLPHE.

Que ie sens à vous voir vne grande allegresse.

ORONTE.

Ie suis icy venu.

ARNOLPHE.

Sans m'en faire recit,

Ie sçay ce qui vous meine.

ORONTE.

On vous l'a desia dit.

ARNOLPHE.

Oüy.

ORONTE.

Tant mieux.

ARNOLPHE.

Vostre fils à cét hymen resiste,

Et son cœur préuenu n'y voit rien que de triste :

Il m'a mesme prié de vous en détourner ;

Et moy tout le conseil que ie vous puis donner ,

C'est de ne pas souffrir que ce nœud se differe,

Et de faire valoir l'autorité de pere.

Il faut avec vigueur ranger les ieunes gens ,

Et nous faisons contr'eux à leur estre indulgens.

HORACE.

Ah traistre !

CHRISALDE.

Si son cœur a quelque repugnance ,

Ie tiens qu'on ne doit pas luy faire violence.

90 L'ESCOLE DES FEMMES,

Mon frere, que ie croy, fera de mon aduis.

ARNOLPHE.

Quoy se laissera-t'il gouverner par son fils ?

Est-ce que vous voulez qu'un pere ait la moleste

De ne sçauoir pas faire obeïr la jeunesse ?

Il seroit beau, vrayment, qu'on le vist aujourd'huy

Prendre loy de qui doit la receuoir de luy.

Non, non, c'est mō intime, & sa gloire est la mienne,

Sa parole est donnée, il faut qu'il la maintienne,

Qu'il fasse voir icy de fermes sentimens,

Et force de son fils tous les attachemens.

ORONTE.

C'est parler comme il faut, & dans cette alliance,

C'est moy qui vous répons de son obeïssance.

CHRISALDE *à Arnolphe.*

Je suis surpris, pour moy, du grand empressement

Que vous me faites voir pour cēt engagement,

Et ne puis deuiner quel motif vous inspire....

ARNOLPHE.

Je sçay ce que ie fais, & dis ce qu'il faut dire.

ORONTE.

Ouy, ouy, Seigneur Arnolphe, il est....

CHRISALDE.

Ce nom l'aigrit;

C'est Monsieur de la Souche, on vous l'a desia dit.

ARNOLPHE.

Il n'importe.

HORACE.

Qu'entens-ie ?

ARNOLPHE *se tournant vers Horace.*

Ouy c'est là le mystere,

Et vous pouuez iuger ce que ie deuois faire.

HORACE.

En quel trouble....



SCENE VIII.

GEORGETTE, ENRIQUE, ORONTE,
CHRISALDE, HORACE,
ARNOLPHE.

GEORGETTE.

Monsieur, si vous n'estes auprès,
Nous aurons de la peine à retenir Agnès ;
Elle veut à tous coups s'échaper, & peut-estre
Qu'elle se pourroit bien ietter par la fenestre.
ARNOLPHE.

Faites-là-moy venir, aussi bien de ce pas
Pretens-je l'emmener. Ne vous en fâchez pas :
Un bonheur continu rendroit l'homme superbe,
Et chacun a son tour, comme dit le Prouerbe.

HORACE.

Quels maux peuvent, ô Ciel, égaler mes ennuis !
Et s'est-on jamais veu dans l'abyssme où ie suis ?

ARNOLPHE à Oronte.

Pressez viste le iour de la Ceremonie,
I'y prens part, & desia moy-mesme ie m'en prie.

ORONTE.

C'est bien mon dessein.



SCENE IX.

AGNES, ALAIN, GEORGETTE, ORONTE,
ENRIQUE, ARNOLPHE, HORACE,
CHRISALDE.

ARNOLPHE.

Venez, Belle, venez,
Qu'on ne sçauroit tenir, & qui vous mutinez.
Voicy vostre Galand, à qui pour recompence
Vous pouuez faire vne humble & dōuce reuerence.
Adieu, l'éuenement trompe vn peu vos souhaits;
Mais tous les amoureux ne sont pas satisfaits.

AGNES.

Me laissez-vous, Horace, emmener de la sorte?

HORACE.

Je ne sçais où i'en suis, tant ma douleur est forte.

ARNOLPHE.

Allons; causeuse, allons.

AGNES.

Je veux rester icy.

ORONTE.

Dites-nous ce que c'est que ce mystere-cy.

Nous nous regardons tous sans le pouuoir com-
prendre.

ARNOLPHE.

Auec plus de loisir ie pourray vous l'apprendre.
Iusqu'au reuoir.

COMEDIE.

95

ORONTE.

Où donc pretendez-vous aller ?
Vous ne nous parlez point , comme il nous faut
parler.

ARNOLPHE.

Je vous ay conseillé malgré tout son murmure ,
D'acheuer l'hymenée.

ORONTE.

Ouy , mais pour le conclure
Si l'on vous a dit tout , ne vous a-t'on pas dit
Que vous avez chez vous celle dont il s'agit ?
La fille qu'autrefois de l'aimable Angelique ,
Sous des liens secrets eut le Seigneur Enrique.
Sur quoy vostre discours estoit-il donc fondé ?

CHRISALDE.

Je m'estonnois aussi de voir son procedé.

ARNOLPHE.

Quoy....

CHRISALDE.

D'un hymen secret ma sœur eut vne fille
Dont on cacha le sort à toute la famille.

ORONTE.

Et qui sous de feints noms pour ne rien decouvrir ,
Par son espoux aux champs fut donnée à nourrir.

CHRISALDE.

Et dans ce temps le sort luy déclarant la guerre ,
L'obligea de sortir de sa natale terre.

ORONTE.

Et d'aller essuyer mille perils diuers
Dans ces lieux separez de nous par tant de mers.

CHRISALDE.

Où ses soins ont gagné ce que dans sa patrie
Auoient pû luy raurir l'imposture & l'enuie.

94 L'ESCOLE DES FEMMES,

ORONTE.

Et de retour en France, il a cherché d'abord
Celle à qui de sa fille il confia le sort.

CHRISALDE.

Et cette Païsanne a dit avec franchise,
Qu'en vos mains à quatre ans elle l'auoit remise.

ORONTE.

Et qu'elle l'auoit fait sur vostre charité,
Par vn accablement d'extrême pauvreté.

CHRISALDE.

Et luy plein de transport, & l'allegresse en l'ame
A fait iusqu'en ces lieux conduire cette femme.

ORONTE.

Et vous allez, enfin, la voir venir icy
Pour rendre aux yeux de tout ce mystere éclaircy.

CHRISALDE.

Je deuine à peu près quel est vostre supplice :

Mais le sort en cela ne vous est que propice.

Si n'estre point cocu vous semble vn si grand bien;

Ne vous point marier en est le vray moyen.

ARNOLPHE *s'en allant tout transporté &
ne pouuant parler.*

Oh!

ORONTE.

D'où vient qu'il s'enfuit sans rien dire?

HORACE.

Ah mon pere?

Vous sçaurez pleinement ce surprenant mystere.

Le hazard en ces lieux auoit executé

Ce que vostre sagesse auoit premedité.

I'estois par les doux nœuds d'une ardeur mutuelle

Engagé de parole avec cette Belle;

Et c'est elle en vn mot que vous venez chercher,

Et pour qui mon refus a pensé vous fascher.

COMEDIE.

95

ENRIQUE,

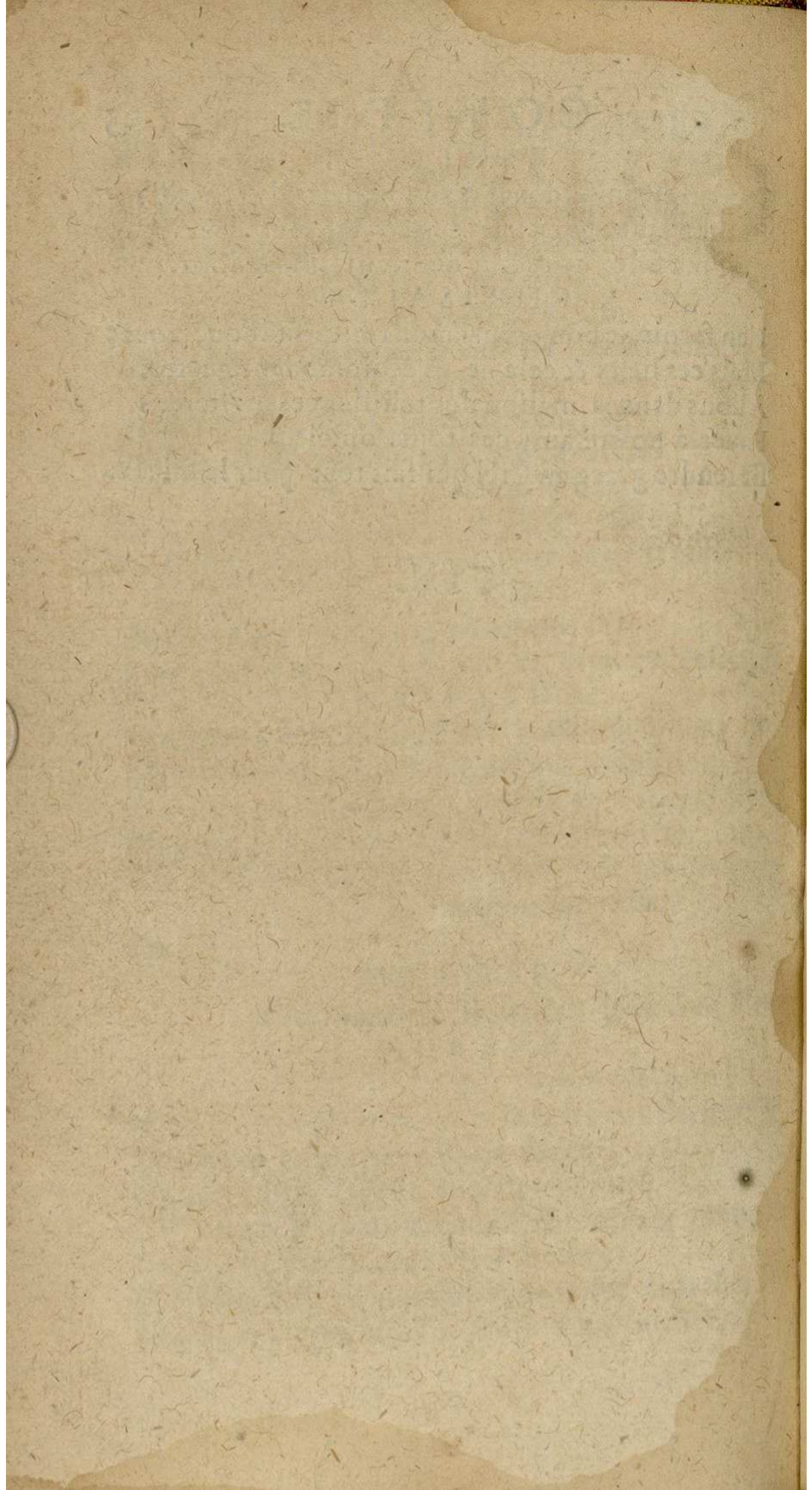
Je n'en ay point douté d'abord que ie l'ay veüe,
Et mon ame depuis n'a cessé d'estre émeüe.
Ah ! ma fille , ie cede à des transports si doux.

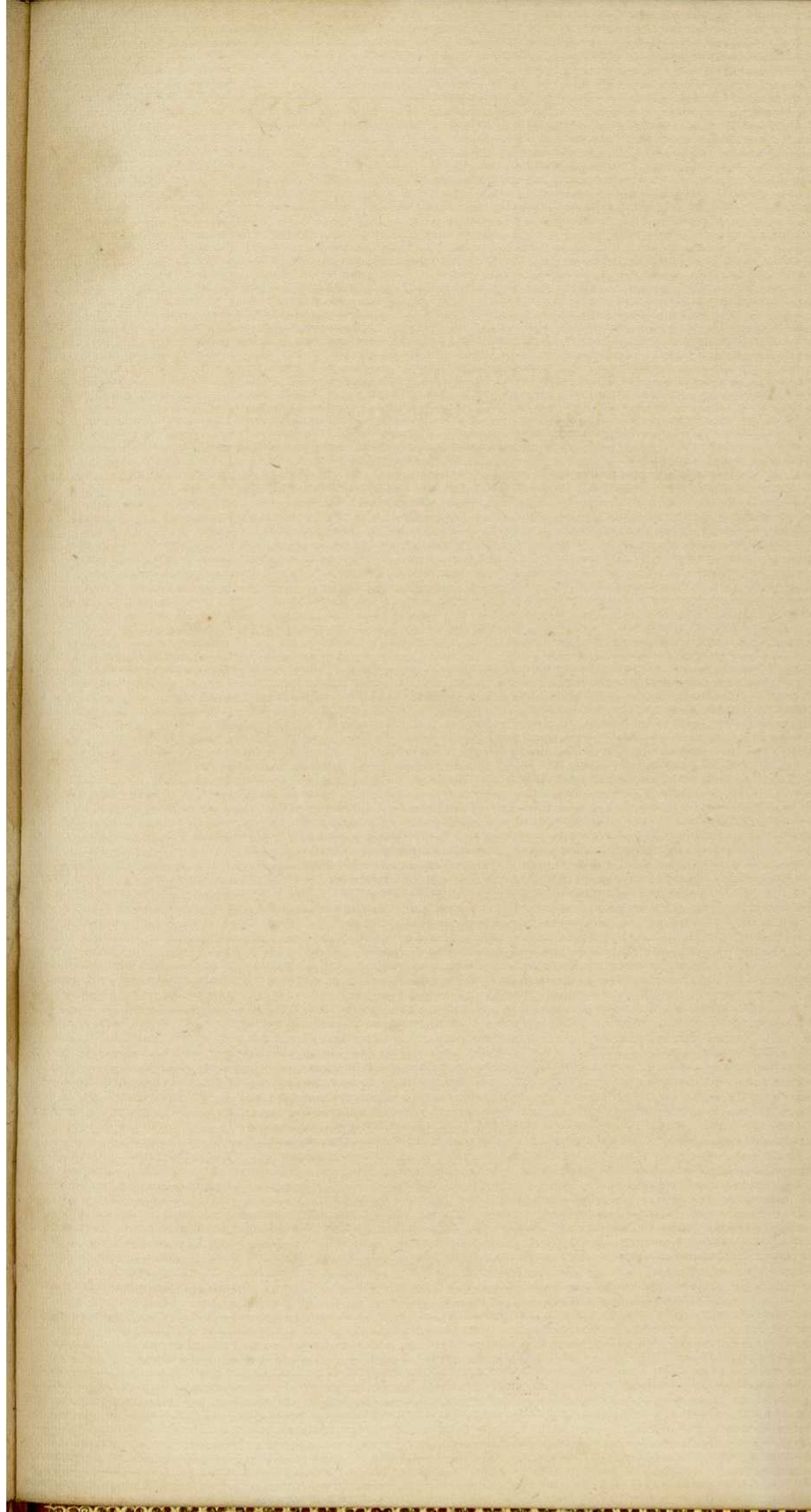
CHRISALDE.

I'en ferois de bon cœur, mon frere, autāt que vous :
Mais ces lieux & cela ne s'accommodent gueres.
Allons dans la maison débrouïller ces mysteres,
Payer à nostre amy ces soins officieux,
Et rendre grace au Ciel qui fait tout pour le mieux.

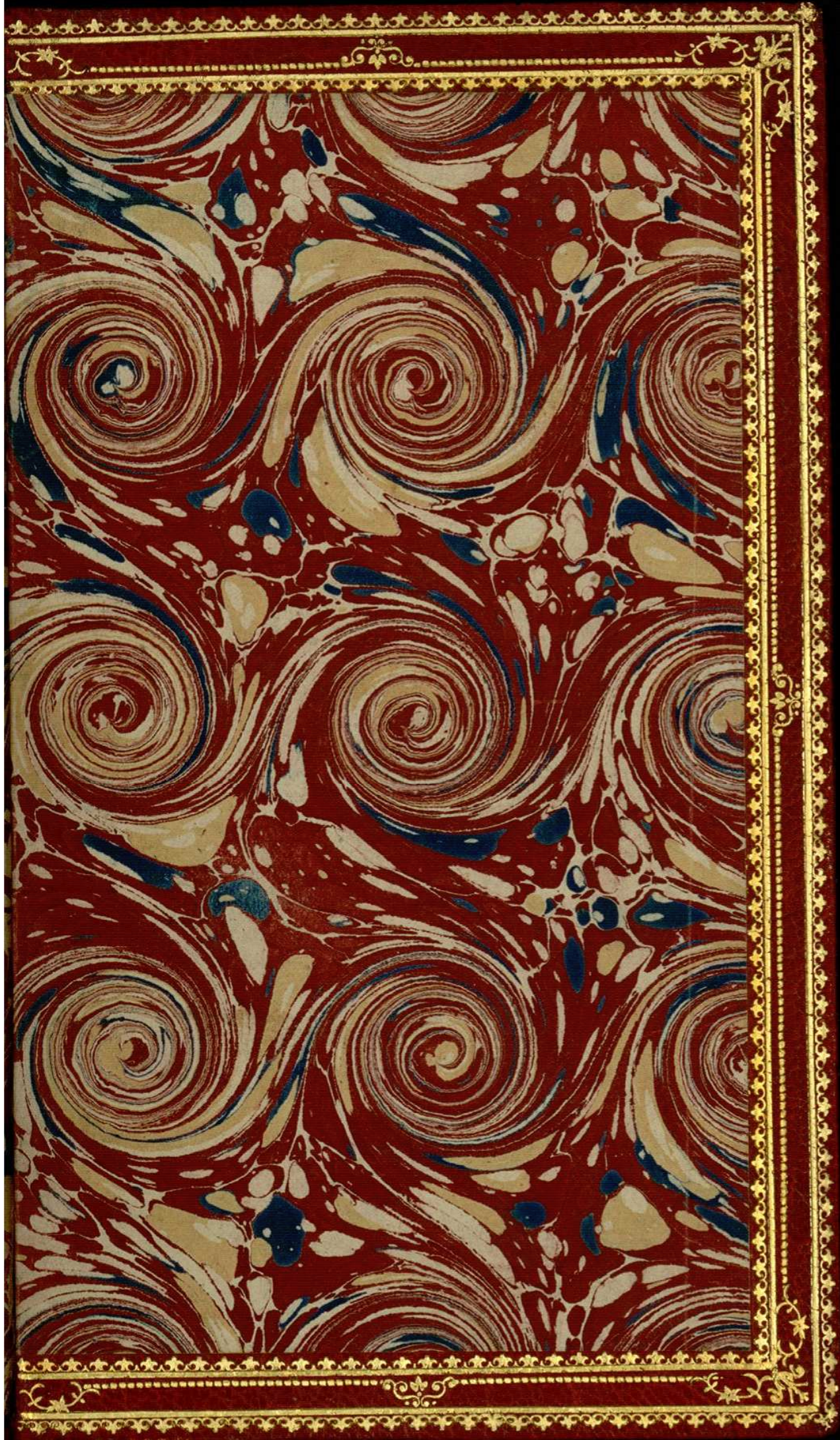
FIN.

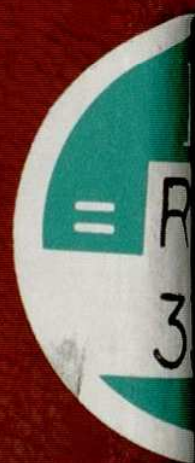












B. U.

MOLIÈRE

L'ESCOLLE

D'ES

FEMMES

R

RA

333